

DISSERTATION

N^o 152.

S U R

LES SYMPATHIES PATHOLOGIQUES;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris ,
le 30 juin 1819 , pour obtenir le grade de Docteur en
médecine ;*

PAR EVENOR-MARTIN MONCAMP, de l'île de France;

Bachelier ès-lettres.

*Consensus unus , conspiratio una ,
consentientia omnia.*

HIPPOCRATES , de Alimento.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 13.

1819.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

M. LEROUX , Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER , *Examineur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX , *Examineur.*
M. DUBOIS , *Examineur.*
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN , *Examineur.*
M. PERCY , *Examineur.*
M. PINEL.
Professeurs. M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES , *Président.*
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD.
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs ; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON EXCELLENT PÈRE,

A MA TENDRE MÈRE.

Comme un témoignage de respect et d'amour filial.

A

MONSIEUR MAGENDIE,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris; Professeur particulier d'anatomie, de physiologie et de séméiotique; Membre des sociétés philomathique et médicale d'émulation; Associé de la Société de médecine de Stockholm, etc., etc.

Comme un faible hommage que je lui rends pour les bontés qu'il a toujours eues pour moi, et pour l'instruction que j'ai puisée dans ses savantes leçons et dans ses entretiens particuliers.

E. M. MONCAMP.

DISSERTATION

SUR

LES SYMPATHIES PATHOLOGIQUES.

SECTION PREMIÈRE.

Des Sympathies pathologiques.

Considérations préliminaires.

L'ÉTUDE des sympathies qui ont lieu dans les maladies est une des études que le médecin doit faire avec le plus de soin. Outre que la connaissance de ces phénomènes a une grande influence sur le diagnostic des maladies, elle en a aussi une très-grande sur leur traitement. En effet, comme le dit *Bichat* dans son *Anatomie générale*, tom. 1, pag. 187, les sympathies sont si prodigieusement multipliées dans les maladies, que, si l'on ôtait de chacune les troubles qui ne sont pas exclusivement dépendans du trouble de la fonction qui est spécialement altérée, elles offriraient un état de simplicité aussi facile pour leur étude que peu embarrassant pour leur traitement. Mais à peine un organe est-il affecté, que tous

semblent ressentir simultanément le mal qu'il éprouve, et que chacun paraît s'agiter à sa manière pour chasser la cause morbifique fixée sur l'un d'eux.

Ce qu'a si bien énoncé *Bichat*, il n'est personne qui n'ait eu occasion de le vérifier; et il suffit d'avoir vu une seule maladie pour être convaincu de la vérité de cette observation. Il est cependant juste d'observer que plusieurs maladies organiques, qui n'avaient développé aucun phénomène sympathique pendant la vie, ont été reconnues à l'ouverture des corps.

Pour citer un exemple des troubles sympathiques qui se montrent dans les maladies, analysons ceux du panaris.

Une inflammation s'empare de la pulpe du doigt; aussitôt une douleur vive s'y fait sentir; puis succèdent le gonflement, la rougeur et la chaleur de la partie. Tels sont les phénomènes locaux: ce sont ceux de presque toutes les inflammations, tant externes qu'internes. S'ils se bornaient à cela, rien ne serait plus aisé à reconnaître; car l'attention ne serait fixée que sur un point, et ne serait pas distraite par une foule d'autres phénomènes: mais quand la douleur a existé quelque temps dans les vaisseaux capillaires, elle se propage à tout l'appareil sanguin; l'avant-bras et le bras, puis l'épaule, et quelquefois les parties latérales de la poitrine, se tuméfient; le mouvement fébrile survient, le cerveau s'affecte; il y a de l'insomnie, quelquefois même un délire qui va jusqu'à la fureur.

Si une petite portion du corps humain, placée pour ainsi dire sur les confins de la vie, peut engendrer des désordres aussi grands, que sera-ce donc d'un viscère placé au centre de l'économie, comme l'estomac ou le cœur? Les doigts, il est vrai, contiennent beaucoup de nerfs et de vaisseaux sanguins qui y rendent l'inflammation plus grave; mais certains phlegmons et quelques furoncles, placés dans des parties moins sensibles, causent souvent des désordres aussi grands.

Au moins, quand le mal est extérieur, vous pouvez reconnaître

le point de départ de tous ces phénomènes ; mais les sens ne peuvent vous montrer la source des désordres intérieurs ; il faut donc que vous preniez un guide : or le meilleur de tous, c'est la connaissance des rapports de toutes les parties , ou de leurs sympathies.

Pour bien connaître les sympathies pathologiques , il faut avoir bien étudié les sympathies physiologiques , qui sont moins compliquées. Marchez donc toujours , en pathologie , à la lueur du flambeau de la physiologie , non pas de la physiologie hypothétique , mais de la positive , qui de nos jours est cultivée avec tant de soin et de succès , surtout par M. *Magendie* , qui lui a fait faire de très-grands pas. Son ouvrage , où se trouve retracée la marche que doit suivre la physiologie pour se rapprocher des sciences exactes et se libérer du reproche d'être le roman de la médecine , n'a essuyé de si fortes critiques que parce qu'il en a élagué tout ce qui parle à l'imagination , cette faculté de l'esprit humain , amoureuse de sensations vives et nombreuses , et par cela même sujette à erreurs , pour ne conserver que les faits qui s'adressent plus directement au jugement , faculté plus calme , mais plus juste.

Définition de la Sympathie.

Les opinions des auteurs ayant varié sur le sens de ce mot , je vais en donner une définition. J'entends par *sympathie* , l'union , l'accord , la correspondance , qui existent entre toutes les parties du corps , et qui font qu'une modification ayant lieu dans une portion de l'économie , il en survienne une autre dans une ou plusieurs parties plus ou moins éloignées.

Je ne crois pas qu'on doive distinguer la sympathie du phénomène sympathique , et donner à l'organe où s'est passée la première modification le nom de *sympathie* , pour réserver à celui où a lieu la seconde modification , le terme de *phénomène sympathique*. La sympathie est la souffrance simultanée de deux ou d'un

plus grand nombre de parties, selon l'étymologie du mot, qui vient de *σύν*, avec ; et de *πάθος*, souffrance. Ainsi cette expression ne dut être employée dans l'origine que pour désigner un état morbide.

La simultanéité des souffrances est donc nécessaire pour constituer la sympathie ; par conséquent, quoique se composant de deux choses, 1.^o d'une modification dans un organe, 2.^o de la modification d'une ou de plusieurs autres parties plus ou moins éloignées, elle est indivisible dans son essence. Par exemple, quand dans une néphrite l'on voit survenir un vomissement, on dit : Ce phénomène est *sympathique* ; c'est-à-dire qu'il est lié au trouble qui existe dans le rein. C'est donc le dérangement du rein et celui de l'estomac qui constituent la sympathie, et non le vomissement seul.

Causes des sympathies.

Un problème qu'on a long-temps cherché à résoudre, et dont la solution me paraît impossible, c'est de savoir la manière dont se font les sympathies, qu'on a aussi nommée leur *source* ou leur *origine*.

Baglivi, et plusieurs autres l'ont attribuée aux membranes qui partent du cerveau pour se rendre dans toutes les parties et spécialement à la dure-mère ; d'autres l'ont placée dans le tissu cellulaire. La plupart des modernes, depuis *Vieussens* et *Willis*, en ont fait les nerfs, les organes de transmission. *Whitt* a avancé que c'était le *sensorium commune* qui en était la source. Toutes ces hypothèses ont été victorieusement combattues dans les ouvrages modernes de physiologie ; et celles qu'on a faites sur le système nerveux, quoique encore adoptées par quelques médecins de nos jours, n'ont pas mieux résisté aux attaques qu'on leur a livrées. Voici des objections auxquelles les partisans de cette opinion ne sauraient répondre. Comment se fait-il que des parties qui ne reçoivent pas les mêmes nerfs puissent sympathiser ? Tel est le trouble

de la vue qui survient dans les mauvaises digestions, quoiqu'il n'y ait aucune communication entre les nerfs de l'estomac et les nerfs optiques. *Whitt* a de plus démontré que plusieurs muscles qui recevaient les filets d'un même nerf, ou dont les nerfs communiquaient ensemble, ne sympathisaient pas. Pourquoi, par exemple, dit-il, des vésicatoires appliqués depuis l'oreille jusqu'au sommet de l'épaule ne produisent-ils pas de mouvement convulsif ou quelque autre symptôme contre-nature au diaphragme, puisque la connexion que les nerfs diaphragmatiques ont avec la deuxième et la troisième paire des nerfs cervicaux est très-grande? Pourquoi n'existe-t-il pas la même sympathie entre les muscles du pied, de la jambe et de la cuisse, qu'entre les reins et l'estomac, le nez et le diaphragme? Je ferai une dernière objection, c'est que l'inflammation du tissu fibreux donne lieu à une foule de sympathies, quoiqu'il ne contienne pas de nerfs.

La recherche de la source des sympathies ne me paraît pas avoir le degré d'intérêt qu'on lui a attribuée. D'ailleurs on s'est jusqu'ici trompé en voulant la placer dans un seul système. Il me semble que puisque la sympathie est due au rapport qui unit tous les organes, que c'est leur correspondance réciproque qui la constitue, on doit l'attribuer à toutes ces parties en même temps, et non à une seule en particulier.

Au reste, que gagnerait la science quand on saurait que c'est par le moyen des nerfs que cette communication a lieu? La pathologie en serait-elle plus avancée? Je ne le crois pas. La chose la plus importante, c'est d'étudier ces phénomènes, d'examiner les parties qui ont le plus de rapports entre elles, dont les lésions entraînent celles d'un plus grand nombre, afin de pouvoir apprécier la source des désordres que l'on observe dans les maladies, source qui est souvent si obscure.

Distinction des sympathies.

Les auteurs ont distingué deux sortes de sympathies ; une d'action, *consensus actionum* ; l'autre de passion, *consensus passionum*. Nous les désignerons sous le nom de *sympathies physiologiques* et de *sympathies pathologiques* ou *morbides*.

Ces deux sortes de sympathies se prêtent des secours mutuels, et quiconque voudra bien étudier l'une d'elles sera obligé d'avoir recours à l'autre. Plusieurs sympathies morbides nous en découvrent de physiologiques. Sans les premières, nous ne connaîtrions pas aussi bien les rapports de la peau avec les autres parties ; car c'est la pathologie presque seule qui nous les a montrés.

Les sympathies pathologiques sont-elles, comme le dit *Bichat*, des développemens contre nature des propriétés vitales ? où sont-elles des développemens des sympathies physiologiques ?

Il est également faux d'avoir exclusivement l'une ou l'autre de ces opinions, car elles sont toutes deux vraies.

Lorsque l'estomac est affecté, le plus souvent il y a un trouble dans l'encéphale, soit la céphalalgie, soit le délire, soit le coma ; or, ici ce sont des sympathies physiologiques plus développées, puisque, quand des alimens sont contenus dans ce viscère, selon leur qualité plus ou moins excitante, ou selon leur quantité, on observe de la gaieté ou un affaissement des facultés intellectuelles.

Il en est de même de la peau par rapport aux organes digestifs. Pendant la digestion cette surface est sèche ; et quand cette fonction est accomplie, elle devient humide. Dans la gastro-entérite la peau devient sèche ; et quand la maladie touche à sa fin, elle s'humecte.

Citons un exemple qui prouve que les sympathies pathologiques sont des phénomènes contre nature.

Le rein est-il enflammé, le vomissement survient ; après l'opération de la cataracte on voit souvent le même phénomène. Or,

dans l'état physiologique , il nous est impossible d'apercevoir les rapports du rein et de l'œil avec l'estomac. *Baglivi* trouva un jour , à l'ouverture d'un cadavre , une pierre dans le rein gauche , quoique la douleur n'eût existé pendant la vie que dans le rein droit. Il en trouva une fois une autre chez un individu qui n'avait offert pendant la vie qu'une douleur très-violente des genoux. Ici ce sont de véritables aberrations. Heureusement ces cas ne sont pas très-communs ; et le plus souvent on aperçoit un rapport entre l'organe primitivement malade et celui qui ne l'est que secondairement. Peut-être même est-ce le peu de connaissance que nous avons encore du rapport des parties entre elles qui nous fait regarder ces phénomènes comme des aberrations.

C'est à tort que *Tissot* a distingué les sympathies en *actives* et en *passives*. Cette division vient évidemment de ce qu'il avait une idée fausse des sympathies , et qu'il faisait deux sympathies de ce qui n'en doit former qu'une seule. Si , par exemple , dans une métrite , il voyait le vomissement , il disait : l'utérus est le siège de la sympathie active , et l'estomac celui de la sympathie passive ; tandis que ces deux phénomènes ne constituent qu'une seule sympathie.

Il n'est pas juste d'admettre des sympathies de continuité ; car , si dans des parties continues il y a des sympathies , elles dépendent de l'organisation semblable de ces parties , et non de leur continuité ; ce qui le prouve c'est que le conduit digestif sympathise davantage avec la peau que ce conduit avec les différentes parties qui se trouvent dans sa longueur. *Bichat* a prouvé que cette distinction était mauvaise par l'expérience suivante : en irritant la luette , tout le monde sait que le vomissement survient. Eh bien ! ayant coupé transversalement l'œsophage , le vomissement eut également lieu. Si cette sympathie avait dépendu de la continuité , elle n'aurait pas eu lieu dans le second cas. Je dois dire que *M. Magendie* ne croit pas cette expérience exacte.

Les sympathies de contiguité s'observent souvent ; mais le plus souvent il y a extension de la maladie aux parties voisines , sur-

tout dans les inflammations. Je prouverai la vérité de cette assertion en faisant remarquer que la péritonite succède très-souvent à l'opération de la taille, à l'opération des hernies étranglées, et à la cure de l'hydrocèle par excision. Une nouvelle circonstance se joint ici, c'est que ces parties sont continues et ont la même organisation.

Après ces premières données, voyons quelle marche je suivrai dans l'étude des sympathies, en considérant auparavant celle que l'on a jusqu'ici suivie.

On ne peut classer les sympathies morbides d'après la nature des propriétés vitales, car plusieurs de ces propriétés sont des abstractions; et pour celles qui ne le sont pas, le médecin est obligé, quand il voit un trouble, d'en faire l'analyse pour savoir laquelle ou lesquelles sont mises en jeu. Or c'est un travail qu'on ne peut faire au lit du malade; on ne doit que noter le trouble, quel qu'il soit.

De plus, dans un trouble où plusieurs propriétés sont mises en jeu, comment classerez-vous ces sympathies de propriétés? Telle serait l'excrétion de l'urine, qui exige, d'une part, dans la vessie le développement de la contractilité organique, et dans les muscles abdominaux celui de la contractilité animale. Une autre difficulté se présente ici, c'est que des parties qui paraissent jouir des mêmes propriétés vitales, comme les parenchymes, ne fournissent pas les mêmes sympathies; et que souvent dans des parties fort différentes, comme ces derniers et les membranes, l'inflammation développe les mêmes propriétés vitales sans que leurs phénomènes sympathiques soient les mêmes.

Examinerons-nous les sympathies dans chaque système qui entre dans la composition du corps humain, comme celles des systèmes muqueux, séreux, vasculaire, nerveux, cellulaire, etc.? Cet ordre n'est pas non plus admissible; car dans quel système placerez-vous les poumons, les reins? Ensuite, comme plusieurs de ces systèmes n'ont pas un grand nombre de sympathies communes, et comme

les lésions de chacune des portions de ces systèmes qui entrent dans la composition de différentes parties du corps ou qu'elles avoisinent, troublent la fonction de cette partie, il n'est pas toujours aisé de discerner quelle est la portion de l'organe qui est lésée.

Il vaut mieux, je crois, prendre une fonction, et étudier ses sympathies soit sur les autres parties, soit sur les organes qui concourent à la former elle-même. C'est ainsi que, m'attachant aux organes digestifs, j'étudie successivement les troubles que cause le conduit intestinal sur le cerveau, la peau, les organes locomoteurs, et ensuite sur tous les autres organes qui prennent part à la digestion, et que, prenant un ordre inverse, j'étudie les sympathies du cerveau, de la peau, etc., avec les fonctions de la digestion, et successivement.

Cette marche se rapproche davantage de l'état pathologique : car, comme les maladies ont leur siège soit dans une fonction, soit dans un organe, c'est se conformer à l'observation que d'adopter le même ordre.

Généralités.

Toutes les parties du corps ont des sympathies; les fonctions de nutrition, celles de relation et de reproduction ont une infinité de points de contact. Le cœur et le cerveau reçoivent et se donnent réciproquement un stimulus qui, s'il vient à manquer, détruit la vie ou la dérange. Comprime-t-on le cerveau? l'individu s'endort, la circulation se ralentit, ou cesse même. Est-on en proie à quelque passion ou le cerveau est-il le siège d'une irritation? les battemens du cœur s'accélèrent ou diminuent. Ces sympathies n'ont pas seulement lieu entre des organes importans, mais le plus petit point du corps, étant irrité, peut irradier dans toutes les autres parties. C'est ainsi qu'en a vu l'épilepsie produite par la présence des vers dans le conduit digestif; c'est ainsi qu'on a vu le tétanos se développer à la suite de la piqure d'un filet nerveux. Cependant le nombre et l'intensité des sympathies sont ordinairement en rapport avec l'im-

portance de l'organe affecté, le degré d'irritation qu'il aura éprouvée, et la constitution de l'individu.

Le conduit digestif, le cerveau, les poumons et la peau sont les parties qui fournissent le plus de sympathies; quand elles sont le siège d'une phlegmasie aiguë, toute l'économie paraît affectée, il n'est pas de points, pour ainsi dire, qui ne s'en ressentent; et ces troubles sympathiques ne sont pas en raison directe de la douleur que provoquent ces phlegmasies; car la pneumonie est peu douloureuse; et cependant quelles sympathies ne développe-t-elle pas ! La gastro-entérite n'est pas toujours très-douloureuse, et les troubles sympathiques qui en sont le résultat sont souvent inconcevables. De plus, le rhumatisme, quoique très-douloureux, ne provoque souvent pas la fièvre ni d'autres troubles un peu saillans.

Voyons la seconde cause des sympathies, c'est-à-dire, le degré d'irritation qu'a éprouvée l'organe affecté.

Ainsi, lorsqu'un poison aura été ingéré dans l'estomac, cet organe produira bien d'autres sympathies que s'il n'avait été soumis qu'à une cause ordinaire capable d'en produire l'inflammation.

Le nombre et l'intensité des sympathies dépendent aussi de l'étendue qu'occupe une maladie dans une partie, étendue qui est elle-même ordinairement liée à la force de l'irritation.

Un léger phlegmon, une pleurésie partielle, ne causeront que peu de désordre, tandis qu'un phlegmon qui occupera la moitié ou les deux tiers de la cuisse, ou bien une pleurésie générale, donneront lieu à un nombre plus grand de sympathies. Il arrive souvent que, quand une inflammation est très-intense, comme la pleurésie et la péritonite, toutes les forces de la vie semblent s'être portées vers l'organe souffrant, et il n'y a que peu de sympathies; la vie semble être partout enchaînée. Pratiquez une saignée, et vous voyez tous les phénomènes sympathiques se développer : on serait tenté de croire que la maladie a augmenté, tandis qu'elle a réellement diminué.

Ces exemples nous prouvent qu'on ne doit pas dire d'une manière vague : les systèmes muqueux et cutané développent plus de

sympathies que le tissu cellulaire , qui n'en a que peu ; on doit dire qu'à surface égale les sympathies peuvent être plus fortes dans les premières ; mais que , quand une plus grande portion du second est affectée , quoique moins sensible , il développera plus de sympathies.

La nature de la maladie ou de l'irritant qui ont agi sur la même partie apportent des changemens dans les sympathies.

Irritez le pharynx avec une plume , ou qu'une arête s'y introduise ; la toux sympathique aura lieu. Que cette même partie soit le siège d'une inflammation , vous verrez d'autres sympathies , la première manquera.

Le tempérament ou la constitution de l'individu sont , comme nous l'avons dit plus haut , une source féconde de sympathies ; et cette considération doit être bien notée , car c'est elle qui apporte les plus grandes différences dans les phénomènes qu'offrent les maladies.

Examinons les deux extrêmes , le tempérament nerveux et le muqueux.

Le premier est remarquable par la quantité de sympathies que détermine la plus petite cause. Ainsi , chez ces individus , une légère piqure développera une foule si grande de symptômes , que ceux-ci masqueront la maladie principale.

C'est ici qu'on trouve cette foule de phénomènes auxquels on a donné le nom d'*ataxiques*. Ce tempérament se rapproche de l'enfance par la mobilité des symptômes qu'il offre. Le tempérament muqueux est au contraire caractérisé par le petit nombre de ses sympathies. Il y en a souvent un si petit nombre , que cette pénurie fait méconnaître les maladies des individus doués de ce tempérament : aussi est-ce chez eux que le diagnostic des maladies internes est le plus difficile ; aussi est-ce chez eux qu'on rencontre le plus d'affections chroniques primitives : ainsi les désordres insolites qui ont lieu chez les uns , l'absence des sympathies chez les autres , en imposent également au médecin.

L'âge apporte aussi beaucoup de différences dans le dévelop-

pement des sympathies ; elles portent sur les systèmes nerveux et vasculaire chez l'enfant, spécialement sur le cerveau ; aussi la suppression des éruptions, et surtout de celles qui ont lieu sur le cuir chevelu, est-elle suivie de diverses lésions au cerveau ; sur les poumons chez le jeune homme ; sur les viscères abdominaux dans un âge plus avancé. Voyez combien de phénomènes se développent chez l'enfant pour la plus légère cause, et quelle petite quantité offre le vieillard. Celui-ci, comme le tempérament muqueux, nous présente si peu de sympathies, qu'un trouble, une altération, peuvent exister dans son corps sans se manifester au-dehors. Cet âge est aussi très-sujet aux maladies chroniques. Quant au sexe, les sympathies sont plus nombreuses chez la femme que chez l'homme.

Nous ne devons pas non plus omettre les climats.

Dans les régions tempérées les sympathies sont modérées, et celles qui sont très-fortes dépendent plutôt de la constitution de l'individu que du climat qu'il habite.

Elles sont peu actives sous les zones torrides et glaciales, où d'une part l'intensité de la chaleur, de l'autre celle du froid, amortissent l'activité des nerfs. Mais elles sont très-développées dans les régions chaudes, et il est plus commun d'y voir les sympathies se développer à la suite de causes légères que dans les autres contrées. C'est ce qui explique pourquoi, par une simple piquûre, le tétanos a lieu.

L'étude des sympathies est d'autant plus utile, que souvent il se développe un dérangement dans une partie tout autre que celle qui est affectée : or, si l'on ne connaît pas les rapports des organes entre eux, si l'on n'y attache pas une grande importance, on s'exposera à traiter long temps un symptôme pour une maladie. Souvent une céphalalgie intense se développe à l'occasion d'un stimulus fixé dans l'estomac, comme un corps étranger ; et le premier de ces phénomènes est tellement marqué, qu'on néglige la source du

mal pour porter remède au symptôme. Au bout de quelques jours on administre un vomitif, et le malade guérit.

Or, celui qui aura bien étudié les sympathies saura qu'il y a peu de céphalalgies idiopathiques; que celles qui ont lieu à la partie antérieure de la tête sont presque toutes dues à un trouble dans l'estomac; que celles qui ont lieu au sommet ou la partie postérieure, doivent le plus souvent leur origine à l'utérus. Avec de pareilles données on marchera avec plus d'assurance dans le traitement des maladies.

Je ne cite qu'un exemple, mais j'en pourrais citer beaucoup.

Il ne faut pas perdre de vue cette grande vérité, que les sympathies l'emportent souvent beaucoup sur les troubles de l'organe qui les détermine. La gastrite légère et celle qui est très-intense se reconnaissent plutôt par leurs phénomènes sympathiques que par les troubles de l'estomac; la douleur, le gonflement, manquent très-souvent; il ne reste le plus souvent que la chaleur, qui est âcre, et la rougeur de la langue à son pourtour et à sa pointe. Dans la gastrite très-intense, la prostration des forces est le principal phénomène qui se montre. C'est surtout dans les fièvres que cette prédominance s'observe, et que je la ferai connaître.

Une observation importante, et que nous ne devons pas omettre, c'est que des sympathies pathologiques peuvent survenir pendant l'état physiologique. Tel est le vomissement et même la syncope que cause souvent la vue d'un objet dégoûtant ou fétide; tels sont quelquefois les troubles que détermine dans l'économie entière la menstruation, même dans son état régulier.

La cause irritante ne développe pas les mêmes sympathies quand elle agit sur une partie saine ou sur une partie malade. La plante du pied saine qu'on chatouille détermine quelquefois des convulsions générales, et même le rire sardonique, tandis qu'en chatouillant ces parties lorsqu'elles sont enflammées ou blessées, ces sympathies n'ont pas lieu.

Il est des individus chez lesquels une maladie ou une cause qui

peut en produire une, ne développe pas de sympathies. Tel était cet individu dans la vessie duquel M. le professeur *Richerand* trouva à la mort un énorme calcul, quoique aucun signe n'en eût indiqué la présence pendant la vie.

Lorsqu'une inflammation est très-intense, comme une pleurésie, une péritonite, souvent elle ne produit qu'une petite quantité de sympathies; mais vient-on à diminuer cette concentration à l'intérieur par une saignée, aussitôt les sympathies se développent.

Il arrive souvent que les phénomènes sympathiques sont si marqués dans une maladie, qu'ils la masquent et la font méconnaître; telle est la faiblesse dans la fièvre adynamique; tels sont les troubles nerveux que détermine la présence des vers dans le canal intestinal, quoique leur action soit peu sensible dans cette partie.

Il est bon de connaître ces faits; car, si après avoir dirigé votre traitement contre des symptômes intenses, vous ne les voyez pas cesser, vous devez présumer qu'ils ne sont que sympathiques, et rechercher la cause du mal.

Parmi les maladies qui développent le plus de sympathies, on remarque les inflammations et les névroses.

Est-il vrai que les parties d'un même côté sympathisent davantage entre elles que celles qui sont séparées par la ligne médiane? et faudrait-il, sous ce rapport, dire qu'il y a un homme droit et un homme gauche, comme l'ont enseigné plusieurs auteurs? Je ne le crois nullement; les faits que j'ai rapportés plus bas de sympathies spéciales ne confirment pas cette idée; et d'ailleurs cette division, qui pourrait s'établir pour les fonctions de relation, ne serait pas admissible pour les fonctions de nutrition, qui sont la plupart impaires.

L'étude approfondie des sympathies contribuera beaucoup à une connaissance plus exacte des maladies et de leur traitement, car la connaissance des sympathies n'étant que la connaissance du

lien qui unit entre eux tous les organes, de leurs rapports réciproques, celui qui les connaîtra bien sera aussi celui qui pratiquera le mieux son art, et ne sera pas exposé à prendre l'effet pour la cause.

Il n'est que peu de cas où l'on doive faire la médecine du symptôme; c'est celui, par exemple, où une douleur plus forte que les troubles qui ont lieu dans l'organe qui a reçu le stimulus aura envahi quelque partie, et absorbera presque toute l'attention du médecin. Autrement il faudra suivre l'aphorisme d'HIPPOCRATE : *Ad primam mali causam, ad causæ occasionem et primordia deveniendum est.*

Passons à l'étude des sympathies considérées comme causes de maladies.

Sympathies considérées comme causes de maladies.

Si nous considérons les sympathies comme causes de maladies, nous reconnâtrons combien elles sont fréquentes.

Je placerai en première ligne les inflammations sympathiques que je définis, une phlegmasie qui survient dans un autre lieu que celui sur lequel a agi le stimulus, ou qui est déjà affecté d'une autre inflammation.

Trois conditions sont nécessaires à leur formation. 1.^o Une sensibilité plus grande de la partie qui est secondairement affectée. 2.^o Une grande susceptibilité de l'individu. 3.^o Il faut que la cause n'ait pas agi d'une manière très-forte sur le lieu primitivement affecté.

En effet, si la partie qui a été d'abord le siège de l'irritation est douée d'une grande énergie, si c'est, par exemple, le poumon ou le foie, il n'y aura pas le plus souvent d'inflammation sympathique, malgré toute la susceptibilité dont pourrait jouir le malade. Si d'un autre côté la susceptibilité est peu forte, en vain

la maladie aura-t-elle son siège sur une partie peu importante, il n'y aura aucune raison pour qu'elle se déplace. Si la cause n'a pas agi fortement sur le lieu primitivement affecté, et que les deux autres conditions existent, l'inflammation sympathique pourra avoir lieu.

On pourrait ajouter à ces trois conditions une irritation très-vive ou l'emploi intempestif d'un révulsif sur une partie plus ou moins éloignée de celle qui a été primitivement affectée; et c'est une cause fréquente de phlegmasies sympathiques.

Les inflammations et les exanthèmes cutanés se déplacent aisément; il en est de même du rhumatisme et de la goutte, qui, de toutes les maladies, sont peut-être les plus mobiles. Rien aussi ne me paraît plus absurde que les dénominations de *goutte mal placée*, de *goutte rentrée*. Ce ne sont le plus souvent que des phlegmasies sympathiques; et c'est abuser étrangement des mots que de donner le nom de *goutte* à une péripleumonie parce que celle-ci survient à la suite ou pendant le cours de celle-là. La goutte est une affection des systèmes fibreux et musculaire, et ce nom ne s'applique qu'à ce cas. Ce vice dans la dénomination des choses entraîne souvent des erreurs graves en pratique.

Rien n'est aussi commun que les hémorrhagies sympathiques. Elles ont lieu de plusieurs manières, 1.^o quand le sang qui devait s'écouler par une partie n'est pas sorti; 2.^o quand il est sorti en trop petite quantité; 3.^o quand une lésion existe dans certaines parties.

On voit souvent l'hémoptysie et l'épistaxis suppléer les menstrues; l'hématémèse les remplace aussi quelquefois. Dans l'âge adulte, les hémorroïdes succèdent fréquemment aux épistaxis qui existaient pendant la jeunesse. Presque toutes les hémorrhagies cutanées observées jusqu'à ce jour étaient dues à un trouble de la menstruation.

Les hémorrhagies sympathiques d'autres affections sont très-

fréquentes en médecine. Les vomissemens de sang ne sont pas rares dans les affections organiques des viscères abdominaux, tels que le foie, la rate et l'utérus. Les hémorrhoides sont fréquentes chez les femmes qui ont un squirrhe au col de l'utérus, et chez les individus affectés de catarrhe vésical. La lésion du foie, de l'estomac et du duodénum dans la fièvre bilieuse, la présence de vers dans les intestins, des saburres gastriques, déterminent quelquefois des hémoptysies. Le crachement de sang a été observé dans l'irritation des intestins.

Les inflammations et les maladies organiques ne se bornent pas à produire des hémorrhagies loin du lieu où elles existent, mais elles en déterminent dans le lieu même où elles se sont développées. Ainsi l'on a trouvé dans le péritoine, dans la plèvre enflammée, un amas de sang; les métrorrhagies ne sont pas rares dans les cancers de l'utérus.

La thérapeutique démontre aussi que ces hémorrhagies ne sont que sympathiques, car elles guérissent par les remèdes dirigés sur le lieu où l'on présume qu'existe l'affection primitive, remèdes qui souvent seraient nuisibles, si l'hémorrhagie était idiopathique : tels sont les vomitifs que *Stoll* administrait avec succès dans les hémoptysies qui avaient lieu pendant les fièvres bilieuses. J'en ai vu également de bons effets dans plusieurs cas de ce genre.

Si les hémorrhagies sont souvent sympathiques des phlegmasies, les secondes sont fréquemment dues aux premières. C'est ainsi qu'à la suite de la suppression des menstrues, on voit des gastrites et des pneumonies. Il n'est pas rare de voir succéder à ces affections des névroses, telles que la manie, l'épilepsie, affections sympathiques qui cessent quand on parvient à rétablir le cours des règles.

Plusieurs hydropisies sont sympathiques, tels que le gonflement des pieds et des mains chez les phthisiques; la disparition d'une

phlegmasie cutanée , comme la variole , la rougeole , la scarlatine , les déterminent quelquefois. Combien de fois n'en a-t-on pas vu produites par l'action du froid sur la peau ! La plupart sont symptomatiques.

Les affections organiques sympathiques ne sont pas rares ; mais en général elles arrivent lentement. On voit souvent un cancer enlevé d'une partie reparaître dans une autre. Pourquoi admettre une diathèse ? M. *Chomel* a remarqué que presque tous les cas de phthisie laryngée qu'il avait vus étoient dus à la masturbation , nouvelle preuve de l'union des organes génitaux avec le larynx. Ces organes ayant des rapports très-grands avec les lombes , des abcès par congestion sont souvent le triste fruit de la masturbation.

Les névroses sympathiques s'observent plus rarement. Cependant on a vu l'épilepsie remplacer l'hystérie. Nous avons vu plus haut la manie être une affection sympathique de la suppression des règles ; celle de la sécrétion du lait en est aussi une cause assez fréquente chez les femmes accouchées.

La peau est la partie du corps qui cause le plus d'inflammations sympathiques , et qui y est le plus exposée. D'abord presque toutes les causes générales , comme les changemens qui arrivent dans l'atmosphère , soit son élévation , soit son abaissement de température , ou bien sa sécheresse ou son humidité , qui , agissant sur la peau , devraient y déterminer des troubles stables , ne le font pas. A la suite de la suppression ou de l'augmentation de la transpiration , vous voyez , soit une péripneumonie , soit une gastrite , soit une diarrhée.

Eh bien ! il en est de même des lésions d'autres organes , comme les troubles des fonctions digestives , qui sont le plus souvent la cause des furoncles , de la miliaire , de l'urticaire , souvent de l'érysipèle. Ces dernières maladies sont presque toujours sympathiques , et je le démontrerai à l'article des sympathies spéciales des organes digestifs.

Les prodromes de la rougeole se montrent le plus souvent sur la membrane muqueuse des voies aériennes; et si l'éruption se fait mal, ou que le malade s'expose au froid, au lieu de l'affection cutanée, on voit se développer un catarrhe intense, ou même une pneumonie. Lorsque la marche de la variole est incertaine, c'est le plus ordinairement l'estomac qui est affecté; et il y a une sorte d'équilibre entre l'affection de la peau et celle des organes digestifs, qui, s'il vient à se rompre, produit dans l'une des deux parties un désordre plus intense. Ceci tient aux rapports intimes qui unissent ces parties, et qui font que leurs fonctions se remplacent mutuellement.

La peau est une surface où les affections sont si mobiles, que souvent, sans cause connue, on voit une dartre, un érysipèle quitter un point pour se porter sur un autre, et parcourir ainsi une grande partie de sa superficie; ce qui leur a fait donner le nom d'*ambulans*. Les dartres ont une grande tendance à disparaître de la peau pour porter des troubles graves à l'intérieur; les affections qui en naissent sont extrêmement variées.

Le tissu cellulaire et les parenchymes ne donnent que rarement lieu à des inflammations sympathiques; il y a, sous ce rapport, un contraste frappant entre ces parties et la peau.

Les maladies sympathiques sont très-variées. *Hippocrate* les avait déjà remarquées, et plusieurs de ses aphorismes y sont consacrés.

De simples phénomènes sympathiques peuvent les produire, et ils le font de deux manières, soit par leur énergie, soit en persistant long-temps sur un même lieu. Combien de fois n'a-t-on pas vu des douleurs atroces donner lieu à une véritable maladie! Combien de fois n'a-t-on pas vu la douleur, ayant long-temps séjourné sur une partie, en produire l'inflammation, ou même une désorganisation! M. *Broussais* a fixé l'attention sur ces considérations qu'on avait négligées; aussi j'adopte volontiers sa méthode.

J'ai vu un de ses malades qui avait un vomissement assez considérable avec une diarrhée intense ; et un autre une diarrhée intense avec un vomissement moindre. On appliqua au premier quinze sangsues à l'épigastre, et au second quinze à l'anus. Ces deux phénomènes principaux avaient cessé le lendemain ; mais à l'un il était resté de la diarrhée, et à l'autre du vomissement. On appliqua des sangsues chez tous les deux près du lieu où avait persisté l'autre phénomène, et le même jour ils furent l'un et l'autre en pleine santé.

Lorsqu'une maladie existe dans une partie du corps, elle dispose les autres à être affectées. Un homme qui a une fracture ou une plaie voit souvent l'inflammation se développer dans un autre point de son corps, qui est irrité. Ceci est très-manifeste dans les salles de chirurgie, où l'on voit plusieurs maladies s'emparer d'un individu, surtout après de grandes opérations ; et M. le professeur *Dupuytren* faisait remarquer que sur deux mille malades qui entraient par an dans ses salles à l'Hôtel-Dieu, il y avait au moins six mille maladies. Chez un individu atteint de phlegmasie chronique du poulmon on peut produire à volonté, et il se produit par la moindre cause, des phlegmons et des furoncles.

J'établirai, comme M. *Roux* l'a fait dans son excellent mémoire sur les sympathies, plusieurs distinctions : ou bien la maladie sympathique n'apporte aucun changement dans celle qui l'a causée, comme une fistule à l'anus qui survient chez un phthisique ne fait qu'en retarder la marche sans la suspendre ; ou bien elle fait cesser l'affection primitive, soit heureusement, comme une légère diarrhée qui surviendra dans la coqueluche la fera cesser, ce qu'on nomme *crise* ; ou bien une maladie plus grave se développe, comme une pneumonie qui succède à une rougeole ou à un phlegmon. J'ajouterai que la maladie peut n'avoir disparu que pour un moment ; ce qui peut avoir lieu, si l'affection sympathique a beaucoup de mobilité, ou si la cause qui l'a produite a cessé d'agir. La maladie sympathique sera donc *concomitante, critique, métastatique ou accidentelle*.

Ces considérations sont utiles pour le traitement ; car si la maladie sympathique n'apporte aucun changement, il ne faut pas s'en occuper ; si elle apporte un changement favorable, ou si elle siège sur des parties moins importantes, il faut la favoriser ; enfin, si elle est plus intense que la maladie qui lui a donné naissance, il faut négliger la première pour combattre la seconde.

Ces maladies sympathiques sont souvent plus utiles pour la guérison d'une autre affection que les moyens les plus énergiques ; et je suis étonné qu'on ne cherche pas plus souvent à les provoquer. J'ai vu dernièrement, à la clinique externe de l'Hôtel-Dieu, un érysipèle survenant au thorax chez une femme atteinte de péritonite puerpérale très-grave, et tendant à une issue funeste, faire cesser en partie cette dernière maladie. Souvent j'ai vu une forte éruption de furoncles à la peau faire cesser une gastro-entérite.

Le docteur *Lhomme* (*Alibert*, maladies de la peau, page. 52) a guéri une entérite chez un enfant qui tombait dans le dépérissement, en lui inoculant la teigne. Je suis étonné qu'un moyen aussi innocent n'ait pas été plus souvent employé, surtout dans le carreau, l'une des plus grandes causes de destruction de ces êtres intéressants.

Les sympathies sont fort utiles au diagnostic de diverses maladies. Il en est un grand nombre où les troubles locaux sont si peu marqués, que, si on se bornait à leur considération, on ne pourrait les reconnaître. Dans plusieurs plaies à la suite de beaucoup d'opérations, il se développe à l'intérieur des désordres qui ne deviennent d'abord sensibles que par l'état de la plaie, une perte de la digestion, une accélération de la circulation ; au bout d'un ou de plusieurs jours se montrent des troubles locaux, comme une difficulté de respirer, si le poumon est affecté ; la sensibilité à l'abdomen, s'il y a menace de péritonite, d'entérite. C'est surtout à l'Hôtel-Dieu que j'ai eu occasion de faire ces observations : M. le professeur *Dupuytren* reconnaissait parfaitement ces prodromes.

*Comme
diagnostic.*

Vous pouvez presque *à priori* indiquer si l'inflammation occupe

la poitrine ou l'abdomen, en examinant l'état de la peau, qui est halitueuse dans le premier cas, et âcre dans le second, pourvu qu'il n'y ait pas complication, ou que la maladie ne touche pas à son déclin. Ces signes ne sont pas d'une certitude absolue, mais ils se montrent le plus fréquemment : aussi le médecin ne peut s'y borner, parce qu'ils ne sont pas suffisans ; cependant ils fournissent déjà une donnée, et le conduisent à diriger ses recherches sur la partie affectée.

La face et l'attitude du malade concourent beaucoup au diagnostic des maladies.

M. *Jadelot* a fort bien étudié les rapports de la face avec les autres parties dans l'état de maladie. Ce praticien distingué indique de suite, par l'état de la face, la partie qu'occupent les maladies chez les enfans : il est vrai que ce signe est plus manifeste chez ces derniers que chez les adultes ; mais il l'est beaucoup aussi chez ceux-ci, pour qui y a bien fait attention.

En général la face est gonflée, les pommettes saillantes, dans les affections aiguës de la poitrine. Les traits sont tirés en bas, la face est grippée ; il semble qu'il y ait un aplatissement sur les côtés des ailes du nez, dans les affections gastriques. M. *Jadelot* reconnaissait que les enfans se masturbaient au tiraillement en bas de la face, et à l'analogie qu'elle prend alors avec une figure de singe. Son diagnostic était toujours vrai.

Les affections cancéreuses de l'intérieur qu'on ne peut reconnaître se manifestent par une couleur pâle, virecente, terreuse, de la face : celles de la matrice ont les mêmes signes.

La face est pâle, un cercle bleuâtre entoure les yeux chez les enfans qui ont des vers.

L'attitude est encore très-utile pour le diagnostic des maladies. En général, dans les affections pectorales, le malade se couche sur un des côtés, et un peu élevé ; dans les maladies gastriques un peu intenses, il reste sur le dos et répugne au mouvement, par

l'atteinte profonde que ces affections portent aux organes locomoteurs.

Ainsi la réunion des phénomènes sympathiques développés soit par la peau, soit par la face, soit par l'attitude, peuvent vous annoncer, à l'abord du malade, quelle cavité occupe la maladie. Existe-t-elle dans la poitrine, chaleur halitueuse, face gonflée, coucher sur le côté, et un peu élevé : l'abdomen est-il affecté, chaleur âcre à la peau, face tirée en bas, coucher sur le dos. C'est avec beaucoup de raison que M. *Chomel* a placé en première ligne la considération de l'extérieur du corps dans l'article de sa Pathologie générale, consacré à la manière d'interroger les malades.

C'est par la face que reconnaissait ordinairement, à la première vue, les maladies du cœur, M. le professeur *Corvisart*, si habile dans l'art du diagnostic.

Les prodromes des affections cutanées commencent presque toujours par l'estomac. Si, dans une épidémie de variole, un enfant est pris de nausées, de vomissemens, de convulsions, et qu'il n'ait pas encore eu la première affection, on est presque certain qu'il l'aura. Les phénomènes sympathiques sont surtout utiles dans les maladies épidémiques, parce qu'ils peuvent en annoncer l'invasion. Et voyez combien cette considération est importante ici, puisqu'on peut diminuer l'intensité de la maladie qui se développera, ou bien la prévenir en soustrayant le malade aux causes qui la développent chez les autres. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire les épidémies de fièvres bilieuses décrites par *Tissot* et *Finke*, ouvrages auxquels le génie de l'observation a présidé. On peut encore lire les écrits de *Strack* et de *Sénac* sur les fièvres intermittentes, et on verra la vérité de ma proposition.

On reconnaîtra surtout l'utilité des sympathies pour le diagnostic des maladies chroniques, des suppurations lentes, et des gangrènes intérieures, dans les développemens que je vais donner à cet article.

Voyons d'abord les phlegmasies chroniques. Que faut-il entendre par ce terme ?

On doit entendre par là une inflammation qui ne trouble pas les fonctions d'une manière manifeste. En effet, elles ne succèdent pas toujours à une phlegmasie aiguë ; aussi ne doit-on pas toujours les caractériser par leur durée. Ces maladies se montrent surtout sous le premier aspect chez les tempéramens lymphatiques.

Disons d'abord que ces maladies sont sujettes à des alternatives de rémission et d'accroissement, à des intervalles plus ou moins longs.

Commençons par la phthisie.

On n'est bien sûr de son existence que quand elle a produit certains phénomènes sympathiques, tels que les sueurs nocturnes, le dévoiement ; car les crachats purulens se confondent tellement avec les crachats muqueux pour la couleur, qu'il est difficile de les en distinguer ; et la toux, la dyspnée étant également propres au catarre pulmonaire, on ne peut par ces signes affirmer que la phthisie existe, même en y joignant la fièvre hectique.

Lorsqu'un malade est pris d'une douleur dans l'articulation coxo-fémorale, qu'elle gêne la marche et produit la claudication, on ne peut reconnaître que c'est une suppuration que par la douleur vive qu'elle cause au genou du même côté.

Un des phénomènes qui caractérisent essentiellement les inflammations lentes, quand on en ignore le siège, c'est la fièvre hectique.

Presque tout ce que je dirai ici est extrait de l'ouvrage de *Pujol*.

Lorsque l'inflammation lente ne fait que commencer, la fièvre n'est que très-légère, et seulement appréciable pour le malade. C'est surtout après les repas et les exercices du corps, et vers le coucher du soleil, que la fièvre se développe ; les malades éprouvent en même temps un malaise universel, une chaleur insolite et générale, de la sécheresse à la bouche, de la soif, des maux de tête, et souvent un état d'affaissement et d'inactivité. Mais lorsqu'il y a suppuration, une fièvre hectique continue existe avec des redoublemens le soir, qui débutent par de grands frissons, durent jusque vers le milieu de

la nuit, et finissent le matin par des sueurs colliquatives plus ou moins copieuses, plus ou moins fétides. Les malades qui ont ces suppurations éprouvent pendant la journée des frissons intercités sans aucune cause apparente, et la peau ressemble à la chair de poule.

Un second phénomène, assez remarquable, c'est la chaleur universelle du corps. Elle n'est guère sensible que pendant la nuit, durant les paroxysmes fébriles, quand la maladie ne fait que commencer; alors les malades rejettent leur couverture, recherchent les endroits les plus frais du lit, et se plaisent surtout à découvrir leurs mains et leurs pieds, qui sont le siège de la plus grande chaleur.

Mais lorsque la suppuration a lieu, ou que la phlegmasie chronique est avancée, les malades sont tourmentés par des alternatives de chaleur et de froid; la peau devient terreuse et est le siège d'une chaleur âcre; la plante des pieds et la paume des mains sont brûlées par une chaleur dévorante.

Le dévoilement est encore un phénomène sympathique qui accompagne et termine les suppurations profondes. Il en est de même du marasme, qui n'est pas sympathique. Tels sont les phénomènes qui caractérisent les phlegmasies chroniques, soit que des troubles locaux se manifestent, soit qu'il ne s'en présente pas. C'est surtout dans ce dernier cas qu'ils sont utiles, puisqu'ils font reconnaître une maladie qu'aucun autre signe n'indique.

Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digression relativement au traitement de ces maladies. Tous ceux qui en ont observé ont dû remarquer qu'elles développent des symptômes d'irritation, une chaleur plus ou moins vive. Eh bien! aussitôt qu'on voit une maladie chronique, on administre des toniques de peur que les malades ne succombent de faiblesse, soit par la longueur de la maladie, soit par la quantité de la suppuration. Ce traitement est très-nuisible, et ne fait que hâter les progrès de la maladie. Je pense qu'il faut d'abord s'attacher à calmer l'irritation par des boissons adoucissantes; la diète; et si on le peut, un bain. Après ces moyens,

si le siège de la maladie n'était pas connu, il devient souvent manifeste; et s'il y avait un désordre local, il arrive que l'irritation n'existe plus que dans la partie qui en est le siège.

J'y appliquerais alors des sangsues en petite quantité, et plusieurs fois répétées, et des topiques émolliens, jusqu'à ce que j'obtinse la résolution de la tumeur. La diète est surtout utile dans ce cas, parce que les vaisseaux lymphatiques ne recevant plus de sucs du produit de la digestion, puisent dans tout le corps des matériaux propres à nourrir ce même corps, et produisent la résolution de la tumeur. Je pourrais citer plusieurs faits à l'appui de ce que j'avance, et particulièrement l'observation d'une tumeur abdominale, traitée par M. *Récamier*, qui céda à tous ces moyens combinés, et une tumeur au sein, qui présentait tous les caractères du cancer, et dont M. *Lallemend* de Metz a obtenu la résolution.

Passons maintenant à la gangrène interne.

C'est la cessation des sympathies qui en annonce l'invasion. Dans toutes celles que j'ai observées, la maladie qui y donnait lieu étant parvenue à son plus haut degré, il y avait cessation presque subite de la douleur et des désordres locaux; la partie n'étant plus sous l'influence de la vie, ne développait plus ces phénomènes graves que j'observais. Le malade reprenait plusieurs de ses facultés; il se sentait beaucoup mieux, parlait même de sa prochaine guérison: mais au bout de quelques jours il retombait dans un état fâcheux; son pouls devenait faible, irrégulier; les plaies des vésicatoires, ou les érysipèles qui existaient au sacrum prenaient une teinte violacée; la respiration était petite, accélérée; le corps se refroidissait par degrés, des extrémités vers le centre, et se couvrait de sueurs froides et visqueuses.

*Comme
prognostic.*

Les sympathies, considérées sous ce point de vue, ne sont pas sans utilité. Leur nombre ou leur intensité nous fait juger de la gravité ou de la légèreté d'une maladie. Leur diminution, jointe au rétablissement de la fonction primitivement affectée annonce une

issue heureuse de la maladie, tandis que, si elle survient sans que l'organe se rétablisse, elle est nuisible.

Les rapports des yeux avec le système nerveux général sont tels, que dans les névralgies on reconnaît que l'attaque va se terminer quand le malade verse des pleurs. Des excrétions involontaires annoncent qu'une atteinte profonde est portée au centre des sensations. La face, qui nous sert tant au diagnostic des maladies, peut servir aussi au pronostic. Aucun signe n'annonce mieux une mort prochaine que la face hippocratique.

Quand, dans les affections de quelque partie, les phénomènes sympathiques se montrent sur un organe plus important que celui qui est primitivement affecté, elles sont plus fâcheuses que quand elles ont lieu sur des organes qui le sont moins. En général ceux qui ont lieu à l'extérieur sont favorables, et ceux qui ont lieu à l'intérieur sont fâcheux.

Les sympathies sont fort utiles à connaître, relativement à la terminaison des maladies; car c'est par elles que les crises ou les déplacements ont lieu. *Comme terminaison.*

La peau, qui a de grands rapports avec les organes digestifs et respiratoires, est le plus souvent le lieu par lequel ces maladies se terminent; leur cessation est annoncée par la sueur, dans la plupart des cas.

L'encéphale étant plus intimement lié avec les organes de la digestion, c'est ordinairement par une diarrhée que ses affections parviennent à leur terminaison.

Une observation que j'ai faite en analysant des observations particulières, c'est que le plus souvent les désordres sympathiques disparaissent dans le même ordre qu'ils s'étaient montrés. Si, par exemple, dans une affection gastrique vous voyez d'abord la peau être le siège d'une chaleur âcre, puis survenir de la céphalalgie; le trouble de la peau cessera d'abord, ensuite la céphalalgie disparaîtra. C'est en étudiant bien les sympathies, qu'on pourra bien

apprécier les points par lesquels se feront les crises , afin de les favoriser.

*Comme
traitement.*

Une des choses qui s'est le plus opposée au traitement heureux des maladies , c'est la connaissance peu exacte que l'on a du rapport des organes , et le peu d'attention qu'on y fait. Comment peut-on bien traiter une maladie , si l'on en ignore la cause et le siège ? Il est vrai que l'une et l'autre sont souvent fort obscurs ; mais on ne met pas ordinairement assez d'attention dans leur recherche. *Ad primam mali causam , ad causæ occasionem et primordia deveniendum est*, a dit Hippocrate.

Il ne faut pas toujours placer le remède là où la douleur et divers autres symptômes se montrent , mais examiner auparavant si ces phénomènes ne dépendent pas du trouble d'une autre partie.

Celui qui connaîtra bien les sympathies , et qui aura toujours présent à l'esprit que les phénomènes sympathiques peuvent l'emporter sur l'affection principale , sera aussi celui qui traitera le mieux les maladies.

Supposons un embarras gastrique et une céphalalgie. Le premier peut être causé par la seconde , et celle-ci donner lieu à celui-là. Si , après avoir traité quelque temps la céphalalgie par tous les moyens usités , les bains de pieds , les lavemens , etc , il voit son traitement échouer , il soupçonnera de suite que le siège de la maladie est dans l'estomac ; et il y portera le remède , loin de s'appesantir sur l'affection la plus intense , comme le font un grand nombre de médecins.

Ce que je suppose , je l'ai vu arriver plusieurs fois. Des céphalalgies opiniâtres qu'on avait traitées par les moyens cités plus haut , et même par un vésicatoire à la nuque , n'ont cédé qu'à un vomitif. Règle générale ; quand plusieurs affections existent , et que le traitement employé contre celle qu'on soupçonne être le

siège du mal, ne réussit pas, il faut l'appliquer dans un autre lieu.

C'est des liens sympathiques qui unissent entre eux les organes qu'on se sert pour le traitement d'un grand nombre de maladies ; c'est sympathiquement qu'agissent la plupart des médicamens. Prenez un calmant, et avant qu'il ait été absorbé, vos douleurs cessent ; prenez un narcotique, et vous vous endormez souvent de suite.

Quel est en effet le mode d'action de cette nombreuse classe d'excitans parmi lesquels se rangent les antispasmodiques, les toniques diffusibles, les révulsifs, tels que les vésicatoires, les moxas, les sinapismes, etc. ? Ne les place-t-on pas toujours loin du lieu qui est le siège de la maladie ? et leur effet n'est-il pas toujours d'ôter de la partie malade son trouble, pour le porter dans une partie moins importante ? C'est absolument le même mode d'action que celui des inflammations sympathiques. Je m'élèverai ici contre une pratique trop suivie, celle d'appliquer presque tous les médicamens sur l'estomac. On dirait que les médecins admettent dans cet organe un sens interne au moyen duquel il dirige sur telle ou telle partie le médicament, et discerne s'il doit être porté sur le rein, le poumon ou le cerveau. Quelque grands que soient ses rapports avec toutes les autres parties, on ne doit pas en abuser. Lorsqu'on s'en sert pour diriger un médicament sur une autre partie, il faut bien examiner s'il est sain ou malade ; considération qu'on néglige trop, et qui a une fâcheuse influence sur la pratique. Je ne veux rappeler ici qu'un fait. Les auteurs qui ont écrit sur la digitale pourprée ont dit que tantôt elle était excitante, et tantôt calmante. Cette différence tient uniquement à l'état de l'estomac, comme M. *Broussais* l'a fait observer le premier, et comme j'ai pu m'en assurer.

Lorsque l'estomac est dans un état parfait d'intégrité, la digitale

diminue les battemens du cœur ; si au contraire il est le siège de quelque trouble, elle les augmente.

Je noterai encore une observation sur laquelle *Frank* insiste beaucoup dans son excellent ouvrage, *Epitome de curandis morbis*, et que j'ai eu occasion de vérifier souvent. Il ne faut jamais employer un vésicatoire, un sinapisme, des sudorifiques, dans le traitement des phlegmasies, tant que la période d'irritation existe ; autrement ils augmenteraient la maladie, loin de la diminuer.

Cette règle est applicable dans tous les cas où vous donnez un médicament excitant.

Comment l'estomac ne serait-il pas souvent affecté, puisqu'il est presque continuellement tourmenté, soit par les alimens de tous genres, soit par les médicamens ? Si on fait attention qu'aucun organe n'est plus souvent soumis à l'action d'agens nuisibles, on se convaincra que c'est la partie qui doit le plus fréquemment être malade, et il en est ainsi. Pourquoi ne pas administrer beaucoup de médicamens par l'anus ou en frictions sur la peau ? On sait cependant que ces différens modes d'administration sont presque aussi puissans, et le sont souvent davantage, car la syphilis invétérée se guérit mieux par les frictions : on peut aussi donner l'opium à moindre dose, et à action égale, par l'anus plutôt que par l'estomac. Ces différens moyens procureraient souvent la guérison de beaucoup de maladies, guérison qu'on n'obtient pas, faute de varier le traitement. Combien d'ascites j'ai vu résister aux remèdes, parce que, malgré la fatigue qu'éprouvait l'estomac, on persistait à y placer des purgatifs, des diurétiques ou des sudorifiques ; tandis qu'en alternant les frictions avec les ingestions dans l'estomac, on aurait pu en obtenir la terminaison heureuse !

Le traitement sympathique par le moyen des dérivatifs et des révulsifs doit être lent ou prompt, suivant le danger auquel le malade est exposé, soit par l'importance de l'organe affecté, soit

par l'intensité de la maladie; ainsi, dans le premier cas, on emploiera des vésicatoires, des cautères, etc.; dans le second, on se servira de sinapismes, d'eau bouillante. On a observé que dans les affections de poitrine et de l'abdomen, ces médicaments placés près du lieu affecté agissaient mieux, tandis qu'il valait mieux les placer aux extrémités dans les affections cérébrales.

En général, des troubles survenus lentement ne peuvent disparaître que lentement; telles sont les pneumonies chroniques, les suppurations intérieures: aussi les agens sympathiques doivent être pris parmi ceux dont l'action est peu vive, comme les cautères, les sétons.

On se sert de certaines sympathies morbides pour obtenir la guérison de plusieurs maladies.

La fièvre a souvent été employée pour guérir des maladies chroniques; plusieurs maladies même, et surtout des inflammations, ont été provoquées dans le même but. Cette pratique est fondée sur ce qu'on a vu les inflammations sympathiques faire cesser plusieurs autres affections, et sur l'emploi journalier des vésicatoires, des moxas, des sinapismes qui développent de véritables inflammations. On a aussi été guidé par les exemples nombreux de fièvres intermittentes qui ont amélioré la constitution de certains individus, comme des scrophuleux, des rachitiques, ou qui ont produit la résolution de maladies chroniques.

Dumas et *Pujol* citent des exemples où la fièvre excitée artificiellement a été d'une grande utilité. M. le professeur *Dupuytren* a été dirigé par ces faits, lorsqu'il a guéri deux individus affectés d'un hoquet qui durait depuis fort long-temps, en appliquant un fer chaud sur l'épigastre.

On ne doit provoquer la fièvre ou une autre maladie que dans les cas où elles ont un danger moins grand que la maladie elle-même qu'on veut combattre, car sans cela on serait plutôt nuisible qu'utile.

*Comme
invasion.*

Une foule de phénomènes marque l'invasion des maladies ; et ils sont tellement nombreux , qu'on ne peut indiquer de quelle partie ils dépendent. Cependant celui qui connaîtra bien les sympathies pourra mieux prévoir quel sera l'organe que la maladie envahira. Je ne puis établir ici de règles , parce que je ne me suis pas encore occupé de ce sujet qui offre un grand intérêt , et que cette idée ne s'est offerte à moi que dans ces derniers temps ; mais on en peut voir des exemples dans les ouvrages qui ont traité des épidémies. C'est par la considération de l'invasion que les auteurs savaient si le malade serait attaqué de la maladie régnante, ou s'il ne le serait pas. On pourrait l'appliquer également aux maladies sporadiques et envisagées sous ce point de vue ; l'étude de l'invasion pourrait conduire à empêcher le développement d'une maladie , ou à la modérer si on ne pouvait la prévenir. J'offre cette idée aux méditations des praticiens , et je les engage à y avoir égard. On sait que l'invasion des affections cutanées a presque toujours lieu par les organes digestifs et respiratoires. Celle des hémorrhagies se manifeste par des frissons , de la chaleur et de la pesanteur dans la partie qui doit en être le siège.

*Comme
symptômes.*

L'apoplexie est souvent annoncée par une épistaxis qui quelquefois aussi en prévient le développement , lorsque l'écoulement du sang est assez considérable.

Les sympathies jouent le principal rôle dans les symptômes des maladies ; aussi ne puis-je établir ici les mêmes généralités que pour ces sympathies considérées sous les autres points de vue : c'est en traitant des sympathies spéciales que je les envisagerai sous ce rapport. Il y a cependant un phénomène sympathique , la fièvre , que je veux examiner à part , parce qu'il existe dans presque toutes les maladies , et que je veux voir s'il peut , à lui seul , constituer une maladie. C'est souvent le symptôme le plus saillant ; et on est tenté de le prendre pour la maladie elle-même , quand on n'a pas suivi

l'enchaînement des phénomènes qui en ont précédé le développement.

Avant d'entamer cette discussion, je ferai observer que le nombre des fièvres a été en diminuant à mesure que l'anatomie pathologique a fait des progrès. Consultez seulement la nomenclature des fièvres admises il y a cinquante ans, elle est effrayante. Chaque partie du corps humain avait sa fièvre; il y avait des fièvres arthritiques, cérébrales, asodes, exanthématiques, colliquatives, comateuses, méésentériques, scorbutiques, scarlatines, etc., etc. L'ouverture des corps en a beaucoup fait diminuer le nombre, parce qu'on a vu qu'à chacune d'elles correspondait une lésion d'organe. Pourquoi donc s'est-on arrêté en un si bon chemin, et n'a-t-on pas fait crouler l'édifice entier de ces êtres considérés abstractivement? *Bichat* en avait cependant donné l'exemple, lorsque, dans son *Anatomie générale*, il dit: « Pas de fièvre sans irritation locale. » *M. Broussais* ne voulut pas laisser perdre cette idée mère, et il lui donna les plus beaux développemens.

Ce qui a jusqu'ici fait méconnaître les fièvres, c'est qu'on n'a pas suivi l'enchaînement des phénomènes depuis l'invasion de la maladie jusqu'à son plus grand développement. En se livrant à cette analyse, on verra les différens désordres se développer les uns après les autres, et on pourra faire une espèce de déroulement au moyen duquel on arrivera à l'altération qui a précédé toutes les autres. Je ne sais si *M. Roux* adopte actuellement des fièvres; mais à l'époque où il écrivait son mémoire sur les sympathies, il doutait déjà qu'elles fussent des affections générales; car il dit, page 454 de ses mémoires de physiologie et de chirurgie: « Ne se pourrait-il pas que chacune des fièvres primitives se composât essentiellement d'un certain nombre d'élémens principaux auxquels les autres seraient subordonnés? Les élémens les plus constans de la fièvre sont, l'embarras des premières voies, et l'accélération de la circulation. »

Je vais maintenant examiner quelques-unes des fièvres qu'on

regarde comme essentielles , pour montrer l'enchaînement des phénomènes dans leur formation.

Pour l'exécution de mon travail , j'ai consulté principalement les observations particulières des meilleurs auteurs , ou qui m'étaient propres , les préférant à des descriptions générales qui souvent n'indiquent pas la succession des phénomènes dans l'ordre où ils se développent , tandis que les premières ont pour avantage d'avoir été tracées jour par jour , et dans la véritable succession des phénomènes.

Considérons d'abord la fièvre inflammatoire.

Toutes les causes assignées par les auteurs à cette fièvre sont capables de produire une fièvre symptomatique quelconque ; elles sont toutes locales : et par conséquent la fièvre ne peut être essentielle , puisqu'un stimulus existe dans un point déterminé ; tels sont , la menstruation , une plaie , l'abus d'un vin généreux , la suppression des règles , un emportement de colère , etc.

Citons un exemple pour prouver que les désordres qu'on regarde comme généraux remontent à une cause principale , et qu'ils ont été déterminés sympathiquement les uns par les autres.

Je le tire de la médecine clinique de M. le professeur *Pinel* , qui l'a lui-même extrait d'un essai de M. *Mattey de Genève* sur les fièvres angéioténiques et méningo-gastriques.

Une femme âgée de vingt-sept ans , blanchisseuse , douée d'un tempérament sanguin , était accouchée depuis quatre mois. Premier jour de la maladie : elle plonge ses mains dans l'eau froide : aussitôt suppression des menstrues , frissons suivis de chaleur. 2.^e jour , céphalalgie plus vive , face très-colorée , pouls fréquent , mou ; sueur abondante. 3.^e jour , retour des menstrues , cessation de l'appareil fébrile.

Tout le monde connaît la sympathie de la peau avec les membranes muqueuses , et sait que le refroidissement de la peau produit ou la diarrhée , ou un catarrhe , ou une autre affection : ici il a produit la suppression de la menstruation ; les frissons sont sym-

pathiquement produits par l'excitation de l'utérus. Les sympathies de l'utérus avec la tête sont remarquables dans les désordres de la menstruation, dans l'hystérie, où se montre le clou hystérique. La céphalalgie est donc ici dépendante de l'utérus ; il en est de même de la face très-colorée qui est manifeste dans les affections utérines. Vient ensuite le trouble de la circulation, qui dépend ici et de l'excitation de l'utérus, et de l'espèce de pléthore que cause la suppression de l'écoulement. On suit parfaitement le développement de tous ces phénomènes sympathiques, et l'on voit que la fièvre n'arrive que par le développement successif de toutes ces sympathies.

Une sueur abondante paraît ; la menstruation se rétablit, et la fièvre cesse. Ainsi l'on voit, pour la terminaison de cette fièvre, se succéder les phénomènes sympathiques dans l'ordre où ils se sont montrés. La fièvre n'était donc que sympathique ; et si l'on veut faire ainsi l'analyse de toutes les observations particulières, on parviendra au même résultat.

C'est dans ce cas que s'applique bien l'aphorisme d'HIPPOCRATE : *Ad primam mali causam, ad causæ occasionem et primordia deveniendum est.*

Cette analyse sera encore plus remarquable dans la fièvre gastrique ou méningo-gastrique. Le nom même que M. Pinel lui a imposé n'indique-t-il pas que c'est une altération locale, et que le désordre général n'est que consécutif ? Analysons une observation particulière, comme nous l'avons fait pour la fièvre angéioténique. Je prends la première de celles que M. Pinel a insérées dans sa Médecine clinique.

Élisabeth, âgée de dix-sept ans, fille de service à la Salpêtrière, étant convalescente d'un catarrhe aigu, se livre à son appétit. Bientôt malaise général, anorexie. Quelques jours se passent ainsi. Premier jour de la maladie, céphalalgie, frissons avec cardialgie, nausées ; chaleur de la peau, soif, insomnie. 5.^e jour, entrée à l'infirmierie ; frissons entremêlés de chaleur vive ; dans la nuit,

chaleur intense, céphalalgie sus-orbitaire, soif violente. 6.^e jour, face très rouge, avec une teinte jaune; bouche amère, langue couverte d'un enduit muqueux, épigastralgie; pouls dur, fréquent; membres douloureux. L'émétique décide le vomissement de matières jaunes amères; l'après-midi paroxysme très fort, sueurs dans la nuit. (Boisson acidulée.) 8.^e jour, paroxysme le soir; le lendemain exaspération durant tout le jour. 10.^e jour, rémission des symptômes, paroxysme à midi, sueur, sommeil. 11.^e jour, constipation depuis le sixième jour; abdomen tendu, sensible au toucher. 13.^e jour, le matin, sueur abondante, moins de céphalalgie et de chaleur de la peau; le soir, frissons, chaleur aride, soif, sueur, sommeil. 14.^e jour, urines copieuses, une selle spontanée, paroxysme léger. 15.^e jour, pâleur de la face, langue humectée, pouls souple, lassitude générale, plusieurs selles. 16.^e jour, apyrexie, appétit; convalescence.

Il est évident que la cause de tous ces symptômes a été un excès dans les alimens; donc le stimulant a d'abord agi sur l'estomac: le reste des phénomènes sympathiques remonte à ce premier trouble.

La première influence a été sur le cerveau, la seconde sur la peau; mais les troubles dont ces deux parties ont été le siège sont trop peu intenses pour causer la fièvre. Ce n'est que quand nous verrons les désordres gastriques augmenter que la région de l'épigastre sera le siège d'une douleur, que la fièvre se développera et s'annoncera par un pouls dur, fréquent, et par l'atteinte portée aux organes de la locomotion, qui ne manque jamais lorsque le tube digestif est en proie à un degré assez fort d'irritation. Après l'administration d'un émétique, tous les symptômes augmentent; l'abdomen devient tendu, sensible. Vous ne pouvez plus douter que l'affection ne soit dans le tube digestif, puisqu'un excitant qu'on y porte occasionne non-seulement une sensibilité plus vive de cette partie, mais encore augmente les autres troubles sympathiques.

Après toutes ces observations, vous ne pouvez pas dire que la

fièvre soit essentielle , puisqu'elle a été précédée de désordres locaux manifestes , et qu'elle aurait même pu manquer , si la lésion gastrique avait eu un moindre degré d'intensité. Alors vous n'auriez vu que la céphalalgie et la sécheresse de la peau , ce que vous offre l'embarras gastrique , qui n'est qu'une lésion gastrique trop peu intense pour mettre en action le système vasculaire. A mesure que la maladie se termine , vous voyez cesser les désordres sympathiques ; d'abord la céphalalgie , puis la chaleur de la peau qui se couvre de sueurs , terminaison la plus constante des lésions gastriques ; plus tard le pouls devient souple , la langue s'humecte , et la malade recouvre l'appétit.

Je ne puis faire un plus grand nombre de citations de fièvres ; mais je puis assurer que celui qui fera ces analyses sur toutes les observations de fièvres verra que celles-ci n'ont été que sympathiques , et qu'on peut toujours remonter à la cause première des désordres.

Une étude soignée des sympathies est utile à celui qui voudra se livrer à ces recherches : sans cela il s'exposera à regarder comme insolites les désordres les plus constans dans les altérations de certaines parties.

Je n'ai envisagé les fièvres que sous le rapport du sujet que je traite ; beaucoup d'autres considérations se présenteraient à moi , si je voulais prouver qu'elles dépendent d'une affection locale ; mais on pourra en lire les preuves dans les ouvrages récents de MM. *Prost* et *Broussais* , et dans les ouvrages plus anciens de *Baillou* , de *Baglivi* , de *Fréd. Hoffmann* , et de beaucoup d'autres. Je ne puis cependant m'empêcher de citer un passage de *Baglivi* sur les fièvres malignes , qu'il était loin de regarder comme *essentiell*es. Il dit , page. 69 , tom. 1 , de l'édition qu'en a donnée M. *Pinel* :

Quæ nobis videntur malignæ , à viscerum phlegmone aut erysipelatode fiunt , id est , à causâ evidente et manifestâ.

Dans ce même article *Baglivi* fait une remarque qui m'a frappé , tant elle avait d'analogie avec une autre que j'avais été dans le cas de faire en suivant la pratique de M. *Broussais*.

« Lorsque je commence seul la cure de mes malades , dit *Baglivi* , et que je suis ma méthode dans le traitement des fièvres (il parle de la méthode antiphlogistique) , il est rare que j'observe ces fièvres malignes ; mais toutes les fois que je suis appelé après que d'autres ont commencé la cure , j'observe une infinité de symptômes tout différens et très-dangereux , fruit du préjugé et d'une mauvaise méthode, et non de la cause de la maladie. Dans cette fausse idée (de malignité) , on accable le malade de drogues spiritueuses , aromatiques , alexipharmiques , chaudes , volatiles , et de mille autres remèdes contraires les uns aux autres , qui causent et augmentent le danger qu'on voulait éviter. »

Passons actuellement aux sympathies spéciales , et commençons par celles des organes digestifs.

SECTION II.

Sympathies spéciales.

Organes digestifs.

La digestion est une fonction qui tient toutes les autres fonctions sous sa dépendance , de même qu'elle reçoit l'influence de celles-ci.

On ne peut , en examinant les sympathies des organes digestifs , le faire en masse , parcequ'elles varient suivant les différens organes qui constituent la digestion , et que celles qui sont provoquées par les points divers du tube digestif ne sont pas les mêmes. Il serait plus naturel de considérer ces sympathies depuis la bouche jusqu'à l'anüs ; mais je commencerai par l'estomac et les intestins , qui sont les points qui en développent le plus.

L'estomac est un centre actif d'où partent en irradiant la plupart des sympathies , soit en santé , soit en maladie. Son trouble produit celui de presque toutes les autres fonctions , de même

que son état d'intégrité cause un bien-être général, et est la source de la santé la plus florissante. La digestion, qui est un travail physiologique, exerce sur les autres fonctions une influence qui se retrouve lorsque l'estomac exerce un travail pathologique, mais à un plus haut degré, et avec des modifications : ce qui tend encore à prouver que souvent les sympathies pathologiques ne sont que des développemens plus grands des sympathies physiologiques.

En effet, après avoir pris un excitant, le cerveau acquiert plus d'activité, les sens sont plus ouverts aux impressions, la perspiration cutanée, d'abord diminuée, augmente, le pouls est plus fréquent et plus élevé, toutes les fonctions semblent avoir acquis une plus grande énergie, on se livre mieux aux opérations intellectuelles.

Si l'on a pris une grande quantité d'alimens, toutes les forces semblent concentrées vers l'estomac, et alors les facultés intellectuelles sont engourdies ; la peau est plus sèche ; le corps se meut difficilement. Vous verrez quelle analogie il y a entre ces phénomènes et ceux que produit une inflammation très-forte de ce viscère.

Je ne veux pas entrer ici dans plus de détails physiologiques qui ne sont pas de mon ressort, je passe aux sympathies pathologiques.

On a eu raison, dans ces derniers temps, d'attacher une grande importance à l'estomac, car il a une prodigieuse influence sur toute l'économie. Les anciens l'avaient mieux appréciée que les modernes ; car on est frappé, à la lecture de leurs ouvrages, de l'attention qu'ils y portent, tandis que chez nous il est presque considéré comme un vase inerte dans lequel on peut jeter impunément toutes sortes de substances, et auquel on fait peu d'attention dans les maladies.

Pour bien montrer son influence, il faut que je l'examine successivement sur le cerveau, la peau, les organes du mouvement, puis sur les autres parties qui concourent à la digestion.

Sur le
cerveau.

La faim, qui est un état intermédiaire entre la santé et la maladie, nous montre l'influence de l'estomac sur le cerveau. Le premier, étant privé de son excitant ordinaire, les facultés intellectuelles sont ralenties, et une faiblesse générale se fait sentir; mais la faim est-elle prolongée, dure-t-elle un ou deux jours, elle produit l'effet d'un excitant: l'on devient irascible; le délire survient, et l'on est réduit à l'état de bêtes souvent féroces, comme on a pu le voir dans la relation du naufrage de *la Méduse*.

Quant aux sympathies morbides, la lésion des organes digestifs est-elle peu considérable, se borne-t-elle à l'embarras gastrique, ou n'observe que de la céphalalgie, qui a ordinairement lieu à la partie antérieure de la tête; la gastrite est-elle légère, on observe d'abord des aberrations légères du jugement; par suite, le délire, qui est gai quand la phlegmasie n'est pas forte, et morose quand elle est intense. On a observé quelquefois une mutité absolue, et rien ne saurait faire prononcer une parole au malade.

Il est bien rare que le délire soit idiopathique; il dépend le plus souvent de la lésion des organes digestifs, quoiqu'il reconnaisse d'autres causes placées hors de l'encéphale.

Parmi les troubles du cerveau, aucun ne dépend autant de l'estomac que le vertige. *Ettmuller* s'est beaucoup attaché à prouver la réalité de cette proposition. Il fait observer, et tout le monde peut l'expérimenter sur soi-même, qu'il a lieu quand on est à jeun, surtout chez les vieillards; et la preuve qu'il dépend de l'estomac, ajoute-t-il, c'est que la moindre bouchée de pain le fait cesser. Les hypochondriaques, qui se plaignent surtout d'une pesanteur à l'épigastre, les individus qui ont des vers, sont aussi sujets aux vertiges; et je remarquerai ici, ce que j'ai déjà avancé, que la persistance d'un phénomène sympathique pouvait engendrer une maladie; en effet on voit, chez des enfans affectés de vers, l'intelligence ne pas se développer.

Les ivrognes et les gloutons sont très-sujets aux vertiges, et

d'avantage le matin , quand ils sont à jeun , que pendant la nuit.

La plupart des affections soporeuses , plusieurs apoplexies , dépendent de l'estomac , et cèdent à un vomitif.

Pour se faire une idée exacte des désordres que produit sur le cerveau l'inflammation de l'estomac , il faut lire les observations particulières d'empoisonnement par les poisons corrosifs : on y verra toutes les aberrations , depuis le plus léger délire jusqu'à la fureur , et depuis le simple assoupissement jusqu'au coma le plus profond.

Les troubles des sens sont très-fréquens dans les affections du conduit digestif. *Sur les sens.*

Les mauvaises digestions sont quelquefois accompagnées de troubles dans la vision. *Whitt* a connu une femme à laquelle tous les objets environnans paraissaient couverts d'un brouillard épais , toutes les fois que son estomac était chargé de quelque acide. Il dit aussi qu'une autre femme , dont la vue est tendre , ressent rarement des douleurs ou un mal considérable à l'estomac , sans que sa tête soit affectée , et que ses paupières ou ses yeux s'enflamment à quelque degré. On a remarqué dans certains embarras gastriques , et dans quelques phlegmasies de l'estomac , une cécité momentanée. Rien n'est plus commun que les ophthalmies sympathiques de l'embarras gastrique.

Tissot dit avoir observé dans l'épidémie de Lausanne , chez quelques individus , un larmolement involontaire produit par une trop grande sensibilité de l'estomac.

Whitt a vu une amaurose céder à l'administration d'un émétique.

Tout le monde connaît la démangeaison que cause au nez la présence des vers dans les intestins ; la dilatation de la pupille est un de leurs signes caractéristiques.

Dans les fortes inflammations de l'estomac et des intestins , on

voit survenir souvent une surdité presque complète, avec un écoulement de mucus par le conduit auditif.

Aucun fait n'est plus curieux que celui que rapporte M. *Alibert* dans ses *Elémens de thérapeutique*, tome 2 page 60, d'une aberration du toucher chez une religieuse. Toutes les fois qu'elle avait faim, elle perdait la faculté de se servir de ses doigts comme organes du toucher, tant la sensibilité de ces parties était liée à celle de l'estomac.

Sur la peau. Cette surface est une des parties du corps qui est le plus influencée par l'estomac et les intestins, et exerce sur eux le plus d'influence. Le trouble des fonctions d'une de ces surfaces se fait presque toujours sentir à l'autre; l'estomac est le siège des prodromes de beaucoup de maladies et surtout des affections cutanées. La plupart d'entre elles sont précédées de dégoût, de l'amer-tume ou de la sécheresse de la bouche, de nausées, quelquefois de vomissemens. Souvent même des symptômes d'inflammation s'y montrent et s'opposent à l'éruption, qui quelquefois paraît quand l'irritation interne a été calmée.

Un grand nombre d'exanthèmes, comme l'urticaire, les pétéchies, l'hydroa, les *sudamina*, etc., reconnaissent pour cause une affection gastrique, et cèdent aux remèdes dirigés sur l'estomac. On voit très-souvent des taches pourpres et l'éruption miliaire à la suite de l'empoisonnement par les poisons corrosifs; des tâches violettes ont lieu dans l'empoisonnement par les champignons.

Si des exanthèmes je passe aux véritables inflammations cutanées, je vois d'abord que l'érysipèle est presque toujours causé par un embarras gastrique, et cède à un vomitif; il existe souvent dans les fièvres gastriques, et cède aux antiphlogistiques par lesquels on combat cette affection. Il se montre souvent dans les fièvres adynamiques ou inflammations fortes du tube digestif, surtout quand elles sont traitées par les toniques; et les diverses nuances qu'il

offre nous indiquent les degrés plus ou moins forts de la plegmasie; son état violacé est le signe de la gangrène dans les intestins.

Le charbon malin est constamment sympathique d'une affection gastrique très-prononcée et portée jusqu'à l'état adynamique : la mauvaise qualité des eaux ou des alimens porte d'abord son action sur l'estomac, et le charbon ne se développe qu'ensuite.

Par l'inflammation du tube digestif, la peau est le siège d'une chaleur âcre qui est même un des principaux signes de la gastro-entérite. Quand la maladie est assez intense pour produire des symptômes adynamiques, la peau est sèche et âcre; mais, de plus, elle devient terreuse, toute espèce d'hexhalation y a cessé, ou par moment il survient des sueurs partielles qui sont du plus mauvais augure.

Cette sécheresse tient à ce que toutes les forces sont concentrées à l'intérieur, et que toute action cesse à la peau. C'est une loi bien fréquente dans l'économie que, que quand un travail énergique a lieu dans un organe, il suspend tous ou presque tous les autres travaux. Remarquez ici la liaison qui existe entre l'état physiologique et l'état pathologique. Au moment de la digestion, la transpiration cutanée est moindre, et la peau devient sèche et plus chaude, ce qui résulte des expériences de *Sanctorius* sur les variations du poids du corps aux diverses époques de la journée. Notez que ce sont les expériences seules qui nous ont appris ce fait, et que l'observation simple n'aurait pu nous le faire connaître. Pourquoi donc se récrie-t-on avec tant d'acharnement contre les expériences, puisque chaque jour elles nous rendent de nouveaux services?

Lorsque la digestion est achevée, la transpiration cutanée augmente; il en est de même quand la gastro-entérite touche à sa fin, ce qui indique dans les deux cas que le travail intérieur cesse ou a cessé.

La différence de température des boissons introduites dans l'estomac produit des phénomènes différens à la peau. On s'est même

servi de la connaissance de ces rapports pour exciter la sueur à la peau en donnant au malade des boissons chaudes ; car la plupart de médicamens connus sous le nom de *sudorifiques* n'exciteraient pas la sueur, si on les donnait froids. *Ettmuller*, d'après *Fernel*, pensait que l'*horror* et le *rigor* qui avaient lieu dans les fièvres dépendaient de l'estomac.

Sur les or-
ganes loco-
moteurs.

Ces organes sont, avec le cerveau et la peau, ceux que l'estomac influence le plus. Faut-il qu'il y ait d'abord dérangement des fonctions de l'encéphale dans les organes de la digestion pour occasionner des désordres dans les organes locomoteurs ? Je ne pourrais encore décider cette question ; mais ce qui est d'observation, c'est que presque toujours ils sont en rapport avec ceux du cerveau.

Il n'est pas nécessaire de considérer le plus haut degré de la gastro-entérite pour voir cette influence ; la simple fièvre bilieuse, la fièvre muqueuse sont ordinairement accompagnées de douleurs vives dans les articulations, de lassitudes, de brisemens.

Suivez ces dérangemens dans un degré plus haut, vous verrez la même influence, mais avec une plus grande intensité. Dans les fièvres adynamiques (gastro-entérites intenses), la contractilité musculaire est anéantie, le malade a une prostration extrême des forces, il reste couché sur le dos ; la preuve que ces phénomènes ne sont que sympathiques, c'est qu'ils augmentent le plus souvent par l'administration des toniques, et qu'ils diminuent par le traitement antiphlogistique. Suivez sur un animal les effets des poisons corrosifs ingérés dans l'estomac, ou consultez les observations de cet empoisonnement sur l'homme, et vous retrouverez cette même prostration avec tous les autres symptômes des fièvres adynamiques. M. le professeur *Orfila*, dans son excellent ouvrage de toxicologie, en fait lui-même la remarque.

Lorsque des phénomènes nerveux s'y joignent, alors il y a bien

prostration ; mais il y a une irrégularité remarquable dans les légers mouvemens qu'exécute le malade.

Les délires sympathiques de l'estomac sont souvent accompagnés de convulsions, surtout quand ils sont gais ; car, quand ils sont taciturnes, on n'observe que la prostration. Quelquefois, dans le même jour, il y a délire et prostration de forces.

Suivant *Baglivi*, les convulsions des enfans viennent presque toutes de l'estomac. La pratique heureuse de *M. Jadelot* dans les convulsions générales ajoute un nouveau poids à cette opinion. Il commence par administrer un ou deux grains d'ipécacuanha, et entretient le vomissement au moyen du lait chaud, ensuite il fait appliquer des sangsues sur l'épigastre, si l'irritation est très-forte.

J'ai dit plus haut que les gastrites produisaient des douleurs dans les articulations. Elles sont quelquefois tellement vives, qu'elles peuvent masquer la maladie principale ; j'ai vu un cas de cette nature fort curieux. Un militaire avait des douleurs intolérables dans les articulations fémoro-tibiales qui étaient rouges et tuméfiées, et il y rapportait toutes ses souffrances. En même temps la peau était sèche et âcre, surtout à l'épigastre, qui était légèrement douloureux ; la langue était rouge. *M. Broussais* fit appliquer vingt sangsues sur l'épigastre, et le soir les douleurs articulaires avaient presque entièrement cessé ; le lendemain il en fit appliquer encore douze, et le troisième jour, le malade ne ressentait plus rien. J'ai eu occasion de faire assez souvent cette observation, mais je n'ai jamais vu la douleur aussi prononcée que dans le premier cas.

Cette influence de l'estomac sur les articulations avait fait croire à *Van-Helmont* et à *Fréd. Hoffmann* que l'arthritisme en dépendait, fondés sur ce qu'ils l'ont souvent vu cesser par un vomitif. Les gouteux, ajoute *Van-Helmont*, accusent l'estomac, et y ressentent les premières agitations, qui sont comme les précurseurs de l'accès.

Les blessures à la cuisse et l'arthritisme sont augmentées par le vin pris en assez grande quantité : aussi recommande-t-on aux gouteux la tempérance; et ils savent bien que , quand ils y manquent , leurs douleurs deviennent plus fortes.

Baglivi a vu de fortes douleurs d'estomac , des coliques se changer en arthritisme , et celui-ci cesser par l'apparition d'une des premières affections ou d'une diarrhée. Les coliques violentes , surtout celles des peintres , sont quelquefois suivies de la paralysie des membres abdominaux.

*Sur la
respiration.*

Elle est moins influencée que les autres parties que nous avons examinées; une gêne plus ou moins grande a lieu dans les phlegmasies de l'estomac. Il y a cependant des cas où il est difficile de reconnaître quelle est la partie la plus malade , comme dans les affections de poitrine , que *Stoll* a nommées *fausses péripleumonies* et *fausses pleurésies*. En y faisant un peu attention , on voit que la plèvre et le poumon ne souffrent que sympathiquement , car l'on fait cesser leur affection en portant le remède sur l'estomac.

La présence des vers dans le conduit digestif cause souvent une toux incommode aux enfans , toux qu'on fait cesser en expulsant ces animaux. *Andry* a même rapporté un cas de pleurésie produit par un lombric.

Cette toux produite par les vers expliquerait la toux gastrique , qui a lieu dans les phlegmasies gastro-intestinales , ou par des erreurs de régime , et qui a les caractères suivans : les matières rendues en toussant sont visqueuses ; les malades se plaignent d'une douleur près de la faussette du cœur , sans s'être exposés à l'action du froid. *M. Broussais* fait remarquer que ces toux se font par secousses ; que ces secousses ont lieu presque à chaque respiration , surtout pendant les redoublemens ; que jamais elles ne se précipitent au point de former de ces quintes violentes qui font gonfler et noircir le visage ; qu'elles diminuent plutôt par l'usage des boissons émollientes et légèrement acidulées que par les évacuations sanguines.

L'incube est produit par un mauvais état de l'estomac ; par une mauvaise digestion , ou une quantité d'alimens amassés dans ce viscère.

Le hoquet , qui est un phénomène respiratoire , dépend plus souvent d'une lésion des fonctions de l'estomac.

L'aphonie a souvent lieu dans les gastro-entérites ; elle est aussi causée quelquefois par la présence de vers dans les intestins.

La circulation est plus ou moins troublée dans les phlegmasies du conduit digestif. Le caractère du pouls dans ces maladies , ainsi que dans les autres inflammations membraneuses , est d'être serré , petit et fréquent ; et ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il se relève après une saignée. On dirait que les forces du cœur , d'abord enchaînées , sont rendues libres. Dans les coliques violentes , on remarque quelquefois la syncope ou des palpitations.

Quand l'estomac et le duodénum sont irrités , leur irritation se communique , au moyen du canal cholédoque , à la vésicule biliaire et au foie ; de là l'origine fréquente de la fièvre bilieuse et de l'ictère ; et on conçoit qu'il en doit être ainsi , depuis que *Bichat* a démontré qu'il suffisait d'irriter l'extrémité d'un conduit excréteur pour que l'irritation se communiquât à la glande dont il fait la suite. Voyez la concordance des sympathies physiologiques avec les sympathies pathologiques. Aussitôt que le chyme est arrivé dans le duodénum , il détermine sur l'extrémité du conduit cholédoque une excitation qui se transmet à la vésicule du fiel , et fait affluer la bile dans le duodénum : c'est exactement le même phénomène ; car , dans l'inflammation du duodénum , il n'y a que l'extrémité du canal cholédoque irritée , et l'afflux de la bile doit se faire autant de temps que l'irritation durera dans cet intestin. Il est vrai que dans cette explication nous sommes guidés par ce que nous apercevons pour les glandes salivaires ; mais cette analogie est si grande , qu'elle a presque le caractère d'une démonstration.

Sur le foie.

Dans les gastro-entérites, la plupart des sécrétions sont suspendues, comme celles de la salive, de l'urine, de la transpiration.

*Sur la vessie
et les reins.*

La vessie et l'urètre sont tellement irrités, que le malade y éprouve une sensation incommode de chaleur, et qu'à la mort on les trouve souvent très-rouges. Dans la dysenterie on voit fréquemment la suppression de l'urine.

Les sympathies de l'estomac avec la rate sont trop peu connues pour que nous nous en occupions.

Sur l'utérus.

Passons à celles de l'utérus. Tous les jours on voit, par un vice de nutrition, la menstruation se faire mal chez les jeunes filles, et celles-ci se rétablir en fortifiant l'estomac. Les maladies organiques de ce viscère produisent la suppression des menstrues; nous verrons bien d'autres rapports lorsque nous traiterons des sympathies spéciales de l'utérus.

*Sur la partie
inférieure du
canal intestinal.*

L'influence de l'estomac sur la partie inférieure du conduit digestif est telle, qu'on a souvent vu le vomissement, soit spontané, soit provoqué, arrêter une diarrhée, et on se sert même assez souvent de ce moyen dans les cas de diarrhée très-rebelle, et dans des dysenteries prolongées. L'union de l'estomac avec l'intestin grêle est si grande, qu'on voit rarement la gastrite sans entérite. Certains médicaments introduits dans l'estomac, comme les opiacés, causent quelquefois des coliques.

Quand une indigestion a affaibli l'estomac, ne voit-on pas souvent survenir la diarrhée?

Souvent la meilleure manière de donner du ton aux intestins affaiblis, c'est de fortifier l'estomac.

*Sur la partie
supérieure du
conduit diges-
tif.*

La langue est un miroir sur lequel viennent se réfléchir les affections de l'estomac. Dans l'embarras gastrique, elle est couverte d'un enduit muqueux, blanchâtre, ou jaunâtre. Dans la gastro-entérite, le centre est blanc, les bords et la pointe sont rouges;

quelquefois la langue est tout-à-fait rouge, et comme trempée dans le sang; dans la gastro-entérite très-intense, elle se couvre d'un enduit noirâtre, et offre plusieurs crevasses.

L'invasion du vomissement est caractérisée par le tremblement de la lèvre inférieure.

La gastrite cause quelquefois dans la gorge des phénomènes inflammatoires semblables à ceux de l'angine. Dans le soda, la gorge ressent parfois une chaleur semblable à celle que produirait l'application d'un fer chaud sur cette partie.

Après avoir examiné les troubles sympathiques que détermine sur chaque organe la lésion de l'estomac, voyons les désordres généraux qu'elle provoque.

Sur l'économie tout entière.

Plusieurs affections chroniques générales et locales n'en dépendent-elles pas, telles que le scrophule, le scorbut? Ne sont-elles pas dues à une faiblesse, à une altération des organes digestifs, qui transmettent à l'économie des matériaux impropres à la nutrition? On objecte que, si elles tenaient à cette cause, les toniques qu'on ingère dans l'estomac les guériraient. Mais n'y a-t-il donc que les toniques qui puissent fortifier l'estomac? et cette surcharge n'est-elle pas plutôt nuisible qu'utile? L'exercice, l'habitation dans un air frais, n'augmentent-ils pas beaucoup plus la force de ce viscère? et ne le disposent-ils pas à une meilleure digestion? J'ai vu une jeune personne qui, étant long-temps restée dans sa chambre sans prendre d'exercice, fut prise d'une faiblesse générale avec des symptômes qui menaçaient de l'invasion de la phthisie. Ayant consulté un médecin, celui-ci lui ordonna des toniques, qu'elle prit sans succès pendant quinze jours. Etant allée la voir, et l'ayant trouvée dans un aussi mauvais état, tandis que je l'avais toujours vue avec un assez grand embonpoint, je m'informai de ce qui avait pu altérer ainsi sa santé; et elle me dit qu'elle l'attribuait à ce qu'elle n'était sortie que fort rarement pendant plusieurs mois. Je retranchai les toniques qu'on lui avait

ordonnés ; je lui conseillai d'aller tous les matins faire une promenade , et de ne rentrer que quand elle sentirait de l'appétit. Par ce moyen , elle est tout-à-fait revenue à son état primitif. Ce n'est pas par des médicamens et dans un hôpital qu'on doit traiter toutes ces altérations de nutrition , mais par des soins hygiéniques : car il arrive souvent que plus vous placez de toniques dans l'estomac , plus vous l'affaiblissez.

Cavité buccale.

De même que les alimens augmentent la sécrétion de la salive en excitant l'extrémité du conduit salivaire ; de même aussi l'irritation de la bouche augmente cette sécrétion , à moins qu'elle ne soit très-forte , car alors elle la suspend. Lorsqu'on introduit dans la bouche un aliment agréable , une sensation délicieuse se transmet à l'estomac et le porte à bien digérer. La bouche est-elle malade , l'estomac le devient aussi , digère mal , et une sensation de chaleur incommode s'y porte.

Les douleurs de dents causent souvent des fluxions et des douleurs à l'oreille.

La sortie des dents chez les enfans est souvent chez eux la cause des plus grands maux ; elle détermine des vomissemens , la diarrhée , de la toux , des convulsions , et souvent une fièvre violente.

A cette époque orageuse , l'apparition d'une diarrhée fait souvent cesser tous les symptômes alarmans qui s'étaient développés.

Tissot a vu une pierre engagée dans le conduit de Warthon produire la diarrhée.

J'ai parlé ailleurs des affections sympathiques auxquelles était exposée la glande parotide ; son affection idiopathique est fort rare.

Tissot parle d'un spasme des muscles du visage qui céda à l'extraction de deux dents cariées.

Fauchart a rapporté l'observation d'une migraine qui disparut en enlevant une dent qui avait subi la même alteration. Ces exemples ne sont pas rares.

Encéphale.

Les affections propres au cerveau influent d'une manière moins manifeste sur les opérations des autres organes que les altérations de ceux-ci n'influent sur le cerveau ; aussi le physique influe-t-il plus sur le moral de l'homme que le moral sur son physique ; c'est ce dont on peut s'assurer par la lecture de l'immortel ouvrage de *Cabanis* sur ce sujet.

Cependant les phénomènes que ses affections causent sont assez nombreux. La plus grande de toutes ses influences, c'est celle qu'il exerce sur les muscles des mouvemens volontaires. Tantôt ces organes exécutent des mouvemens irréguliers, et sont le siège de tremblemens, de convulsions ; tantôt il y a absence de mouvemens d'un seul côté du corps ou des deux côtés, ou la paralysie occupe les deux membres abdominaux seulement ; d'autres fois la force musculaire est extrêmement augmentée, comme on peut le voir dans certaines aliénations mentales, où elle surpasse quelquefois celle de quatre hommes vigoureux. Ces phénomènes offrent des nuances infinies que je ne puis décrire ici, parce qu'elles m'entraîneraient trop loin.

Fabrice de Hilden (cent. 5, observat. 9) a vu, par une plaie à la partie gauche de la tête, plaie qui avait coupé le muscle temporal, le rire sardonique, les mâchoires serrées l'une contre l'autre, et le tétanos universel.

Ces désordres proviennent de l'irrégularité des fonctions cérébrales qui ne peuvent plus transmettre aux différens organes les mêmes impressions que dans l'état de santé. Son altération se

fait aussi remarquer dans les fonctions nutritives; c'est par suite de cette lésion que nous voyons naître des appétits bizarres, qui portent les malades à manger de la craie, des substances fétides, à avaler leur propre urine; c'est ce même trouble qui produit des excréctions involontaires, etc.

Si l'on examine l'influence de l'encéphale malade sur les fonctions digestives, on voit, par une phrénésie, par des plaies pénétrantes du cerveau, survenir le vomissement. Les aliénations mentales produisent souvent le même effet. Une mauvaise nouvelle donne souvent lieu à la diarrhée.

En général, les fortes douleurs de tête, quelles que soient leurs causes, produisent des douleurs dans l'estomac, et le vomissement.

Foie.

Les hépatites sont accompagnées de douleurs entre les vertèbres cervicales et le haut des épaules.

Whitt a vu, dans deux cas où il y avait suppuration au foie, les malades se plaindre de faiblesse et de défaut de sentiment au bras, à la cuisse, et à la jambe droite.

Dans la gastro-hépatite, outre la rougeur de la langue sur les bords et à sa pointe, il y a enduit jaunâtre au centre.

Dans les phlegmasies de l'arachnoïde, les sens ne supportent pas aisément les impressions qui les affectaient auparavant d'une manière agréable. Ainsi l'œil ne peut supporter la lumière, l'oreille le son; aussi recommande-t-on, pour le traitement de ces affections, de placer les malades dans un lieu obscur et loin de tout bruit. Dans les lésions du cerveau les yeux sont rouges, et quelquefois il se développe une ophthalmie.

L'hydrocéphale, l'apoplexie, les affections comateuses donnent lieu à la dilatation de la pupille.

Personne n'ignore la prodigieuse influence qu'exerce le cerveau sur le foie, et qui fait que les maladies du premier de ces organes

détermine des abcès dans le second ; on est presque certain de leur formation quand le malade ressent une douleur aux parties postérieure et latérale du cou.

Dans les phlegmasies des organes encéphaliques le pouls est fréquent, serré, petit, et se rapproche davantage de celui des phlegmasies membraneuses que parenchymateuses.

Les plaies du cerveau sont suivies de quelques désordres aux membres.

Van-Mekeren rapporte qu'une plaie pénétrante de la tête, qui avait la profondeur d'un doigt ; et qui se portait jusque dans le ventricule droit, fut suivie d'une stupeur à la cuisse et du refroidissement de la main, qui eut lieu dès le début, sans autres symptômes remarquables, et que ce ne fut que plus tard qu'il reconnut la plaie du cerveau.

On a vu plusieurs fois la gangrène des extrémités succéder aux plaies du cerveau.

Sens.

Ces organes exercent une plus grande influence les uns sur les autres qu'ils n'en exercent sur les autres parties. Il n'est pas rare de voir l'ophtalmie d'un seul œil se communiquer à l'autre ; la cataracte saisit successivement les deux yeux ; il en est de même de l'amaturose qui, de plus, produit une dilatation extrême de la pupille.

Le coryza est ordinairement accompagné de l'écoulement des larmes, quelquefois de la rougeur de la conjonctive.

On connaît les douleurs atroces que causent dans la tête les otites intenses.

L'opération de la cataracte est souvent suivie de vomissemens.

Les affections du conduit auditif interne font quelquefois tousser et même vomir, de même que la résection des amygdales ; et quelques maux de gorge déterminent de vives douleurs dans l'oreille.

L'inflammation intense des paupières et l'ophtalmite causent

des dérangemens très-grands dans les fonctions du cerveau , comme l'agitation , l'insomnie , l'inquiétude , l'irascibilité , quelquefois l'arachnitis ; et ce devait être une cause de la mort des Romains auxquels les Carthaginois crevaient les yeux , et qu'ils exposaient ensuite au soleil ardent de l'Afrique.

Les rapports de la membrane pituitaire avec les organes respiratoires sont bien prouvés par la toux que déterminent souvent quelques odeurs , ou par l'éternuement qui , quand il se répète fréquemment , peut donner lieu à la pneumonie. Ce qui distingue le coryza de l'ophtalmie , sous le rapport de l'influence que ces deux maladies exercent sur le cerveau , c'est que le premier produit l'assoupissement , et le second l'insomnie et l'agitation.

Moelle épinière.

Les maladies de ce prolongement nerveux étant peu connues , ses sympathies morbides le sont aussi très-peu. Son inflammation a été plusieurs fois observée ; j'en possède moi-même un cas très-remarquable.

Une chose à laquelle on n'a pas fait attention dans toutes les descriptions générales de phlegmasies de la moelle épinière , et qui est de la plus grande utilité , c'est de ne pas décrire les symptômes de cette maladie d'une manière générale , mais de diviser ce prolongement en plusieurs portions , dont on décrirait successivement les lésions ; car , les diverses parties de cette moelle ayant une importance et des fonctions différentes , il faut aussi les isoler dans la description. Si la lésion se trouve au-dessus des nerfs diaphragmatiques , il y a gêne extrême de la respiration ; et , dans le cas que j'ai observé , il y avait une chaleur très-incommode au thorax , que rien ne pouvait apaiser. Si la maladie existe à l'endroit d'où partent les nerfs qui vont au plexus cervical , on observera une douleur très-vive à l'épaule et un engourdissement au membre correspondant. La phlegmasie a-t-elle son siège à l'extrémité infé-

rieure de la moelle, on observe une chaleur incommode, des douleurs intolérables dans les lombes, à la cuisse, et par suite son engourdissement et sa paralysie, ainsi que celui des membres inférieurs; ces symptômes peuvent très-bien s'observer dans la maladie de *Pott*.

Système nerveux général.

Après avoir examiné les sympathies du cerveau, des sens et de la moelle épinière avec les autres parties du corps, voyons celles des nerfs qui sont répandus dans toutes les parties.

Je suivrai la marche qu'a adoptée *Bichat* dans son Anatomie générale,

Deux nerfs d'un même tronc sympathisent souvent ensemble; ainsi le nerf optique, d'un côté, étant paralysé, l'autre le devient quelquefois aussi. Dans la sciatique, souvent le nerf du membre opposé souffre à l'occasion du trouble du premier.

Il arrive quelquefois que deux nerfs du même côté sympathisent sans appartenir au même tronc; ainsi l'on a vu la lésion du nerf frontal occasionner celle du nerf optique, et être cause de la cécité. Dans d'autres cas, ce sont des branches d'un tronc commun qui s'influencent.

C'est ainsi que, quand un rameau des nerfs temporaux superficiels a été intéressé dans l'artériotomie, toute la face qui reçoit ses nerfs de la cinquième paire devient douloureuse.

Je ferai remarquer que la division complète d'un nerf produit des douleurs moins vives que la section incomplète. Les nerfs ne se bornent pas à s'influencer réciproquement, mais leur influence se porte sur d'autres parties. Dans les accès de névralgie, on voit assez souvent survenir le vomissement. *Bichat* a vu le vomissement avoir lieu en irritant un nerf des membres inférieurs ou supérieurs, ainsi que des convulsions dans des muscles autres que ceux où se rendaient ces nerfs.

Je n'examinerai pas les sympathies du grand sympathique ; parce que la plus grande obscurité couvre encore ses fonctions.

Organes génitaux.

Les rapports de ces organes avec certaines parties à certaines époques de la vie, ou lorsqu'ils entrent en fonctions, sont si manifestes dans l'état de santé, qu'ils n'ont pas échappé aux observateurs. Ce sont à peu près les mêmes, mais plus développés dans leur souffrance.

Ces rapports sont beaucoup plus remarquables chez la femme que chez l'homme : aussi ces parties sont pour elle la source de mille plaisirs et de mille peines. L'utérus et les mamelles, qui sont unies par la plus étroite sympathie dans l'état de santé, ne le sont pas moins dans l'état morbide. Voyez, dans les maladies de l'utérus, les modifications qu'éprouve le sein, soit dans le volume, soit dans la consistance, soit dans la douleur. A l'époque de l'âge critique, combien de fois ne voit-on pas se développer des lésions organiques des seins, comme le squirrhe, le cancer ! Lorsque l'utérus vient de se débarrasser du produit de la conception, il se développe souvent des abcès aux seins.

Voici un fait qui démontre bien la sympathie des mamelles avec l'utérus. A l'époque des règles chez une femme qui a un cancer au sein, la tumeur augmente de volume, et les douleurs y sont plus vives ; lorsque les menstrues sont passées, tous ces phénomènes disparaissent, et la femme, prenant cet état pour une amélioration, a souvent l'imprudence de négliger le traitement auquel on l'avait soumise.

Les douleurs des mamelles produisent quelquefois la suppression des lochies et des règles. Aussi est-ce avec raison que *Duret*, dans ses commentaires sur *Hippocrate*, a dit : *Mammæ et uterus jure societatis mutuò se afficiunt, mutuasque tradunt operas mulierum rebus tam malis quàm bonis.*

L'hystérie est l'affection où l'on peut mieux reconnaître l'influence de l'utérus. Le clou hystérique est un des phénomènes

les plus remarquables de cette maladie ; il a son siège au synciput , et ressemble à un corps glacé et à un poids qui seraient placés près de la suture coronale. Cette même maladie produit le vertige , l'assoupissement , et d'autres altérations qui , portées à un haut degré , ou se prolongeant , finissent par occasionner les convulsions et l'épilepsie , en portant d'abord son action sur le cerveau.

J'ai vu plusieurs femmes qui , au moment de leurs règles , avaient une douleur très-vive au synciput ; chez plusieurs elle existait à l'occiput. *Sydenham* en a également observé à l'occiput , dans des affections utérines. Je ferai remarquer que les douleurs de tête , sympathiques de l'utérus , ont leur siège ordinaire dans les parties que nous avons énoncées , tandis que nous avons vu plus haut que les douleurs causées par l'estomac se manifestaient à la partie antérieure de la tête.

On a vu des manies produites par l'amour ou par une grande excitation des organes génitaux : on cite même un cas où un maniaque par amour , s'étant coupé les testicules et plongé de suite dans un bain froid , fut complètement guéri. On a un grand nombre d'observations d'aliénation mentale produite par la suppression des menstrues ; le satyriasis et le priapisme en ont souvent causé.

La métrite a quelquefois causé le délire ; mais son influence principale s'exerce sur l'estomac : aussi cette phlegmasie est-elle presque toujours accompagnée de vomissemens : on les observe souvent aussi dans l'hystérie ; les malades rendent souvent aussi de la bile en assez grande quantité. Les femmes grosses sont communément tourmentées de douleurs d'estomac , ainsi que celles dont les lochies sont supprimées , comme l'avait remarqué *Hippocrate*. La menstruation , la grossesse et l'hystérie sont souvent accompagnées de douleurs , de borborygmes dans les intestins.

Dans les affections des organes génitaux , on voit souvent des douleurs dans les lombes , dans l'aîne et à la partie interne des cuisses ; la masturbation , des excès vénériens produisent le même effet. Ne serait-ce pas à la sympathie , qui unit ces parties qu'on pourrait

attribuer la formation des abcès par congestion, qui le plus souvent sont dus aux causes précitées?

Les articulations sont le siège de douleurs causées par les excès vénériens, et la goutte en est très-souvent la triste compagne.

Les sympathies des organes génitaux avec le larynx, qui sont si grandes dans l'état de santé, sont fort remarquables dans l'hystérie, maladie dans laquelle on éprouve la sensation d'une boule qui remonte dans la gorge, sensation qui en est un des signes pathognomoniques.

Il arrive quelquefois que les malades sont presque suffoqués dans les attaques qu'elles éprouvent. Le globe hystérique ne remonte quelquefois que jusqu'à l'ombilic, et y cause un sentiment de tournoiement; on dirait que c'est l'utérus lui-même qui remonte.

M. Chomel a remarqué que toutes les phthisies laryngées, sans complication, qu'il avait observées, étaient dues à la masturbation. On a souvent vu des phthisies pulmonaires produites par la syphilis, et céder quelquefois au mercure. La peau a des rapports assez grands avec l'utérus; aussi voit-on souvent se développer des éruptions miliaires après l'accouchement, et des hémorrhagies cutanées remplacer les menstrues.

Dans l'attaque d'hystérie, la face devient rouge, gonflée, contournée; dans la masturbation, elle offre presque les mêmes caractères que dans les phlegmasies gastriques.

A l'époque de la menstruation et dans la leucorrhée, les paupières sont tuméfiées et entourées d'un cercle bleuâtre. Les douleurs fortes des testicules déterminent souvent la toux.

Quelquefois une tumeur se développe au sein chez la femme, et à un testicule chez l'homme, après la disparition d'une parotide; et *vice versa*.

Souvent, à l'époque critique, on voit l'hématémèse, l'hémoptysie, l'épistaxis remplacer les menstrues. Les affections organiques de l'utérus entraînent quelquefois une diarrhée très-considérable. Le canal de l'urètre et le testicule ont la plus intime liaison;

aussi voit-on assez souvent la blennorrhagie causer l'inflammation du testicule ; effet qui est purement sympathique.

Respiration.

Toutes les parties qui forment les organes respiratoires sont unies entre elles par les liens les plus étroits, de sorte que l'affection de l'une cause celle de l'autre. Ainsi la plèvre enflammée produit la difficulté de respirer, la toux ; l'affection du diaphragme occasionne les plus grands désordres dans la respiration ; aussi est-ce moins leurs rapports, qui sont nécessaires à cet acte, que j'examinerai, que ceux de la respiration avec les autres organes.

La toux, qui est un des troubles respiratoires les plus fréquens, cause, quand elle a lieu par quintes, le gonflement et la lividité de la face, la céphalalgie, des douleurs générales, souvent des vomissemens, surtout celle qui a lieu dans la coqueluche, où ils sont constans. On ne peut douter que cette maladie n'ait son siège dans les conduits respiratoires, par la seule considération de la toux, qui, si elle était sympathique, n'aurait pas lieu par quintes, et déterminerait de simples petites secousses. *M. Jadelot* croit aussi que la coqueluche a son siège dans les conduits respiratoires. Voyez l'utilité de l'étude des sympathies, puisqu'elle fournit l'argument le plus fort pour fixer le siège d'une maladie.

Les toux des phthisiques provoquent aussi quelquefois des vomissemens. La phthisie avancée produit le dévoiement. Est-il sympathique ?

L'influence des organes respiratoires sur le cerveau est beaucoup moins grande que celle qu'exerce l'estomac sur ce viscère. Cependant les phlegmasies pectorales causent quelquefois le délire, qu'*Hippocrate* avait regardé comme mortel, et qui l'est effectivement dans presque tous les cas.

Les fonctions de la respiration étant unies à celles de la circu-

lation, leur trouble doit exciter celui de l'autre. En général, le poulx est plein, dur, fréquent, tandis que, dans les phlegmasies membraneuses, il est concentré et petit.

La face représente souvent les désordres de la respiration. Elle est en général gonflée, une ou les deux pommettes sont colorées; elle est violacée dans l'asthme, et quand une affection du cœur gêne la respiration.

L'inflammation du diaphragme produit des contractions irrégulières dans les muscles du visage, et surtout dans ceux des lèvres, ce qui donne lieu au rire sardonique.

Les fonctions de la respiration influencent la peau d'une manière remarquable. Jamais leur lésion ne produit cette chaleur âcre qui s'observe dans les affections gastriques : la chaleur est toujours légèrement halitueuse dans les catarrhes, les pneumonies, les pleurésies. Des sueurs sympathiques fort abondantes se montrent à la troisième période de la phthisie.

Ces affections se terminent assez souvent par des exanthèmes à la peau; et même, quand ces exanthèmes sont idiopathiques, le catarrhe les précède fréquemment.

La syncope cause un froid glacial.

Une chaleur forte à la paume des mains et à la plante des pieds tourmente fréquemment les malheureux phthisiques.

Les affections organiques des poumons causent souvent l'anasarque ou une hydropisie de quelque membrane séreuse.

La phthisie pulmonaire est très-souvent accompagnée de désirs vénériens très-prononcés; et souvent en se livrant à ces désirs les phthisiques abrègent leurs jours.

Surface cutanée.

Elle est plus souvent influencée qu'elle n'influence.

Lorsque le froid saisit cette membrane, on voit se développer,

soit une pneumonie, soit une pleurésie ; la diarrhée est très-souvent causée par ce refroidissement , surtout quand le froid est humide. Toutes les fois que cette modification atmosphérique existe, je suis certain d'en éprouver une. La suppression des règles est souvent due à cette cause. *Zacutus* dit avoir vu la manie et l'épilepsie se développer à la suite d'un air et d'un bain froids, et à la suite de la gale. On sait que la disparition subite de diverses éruptions cutanées , comme la rougeole , la variole , la scarlatine , ont causé les plus fortes inflammations à l'intérieur.

C'est surtout avec les extrémités inférieures que les viscères des trois grandes cavités ont le plus de rapports ; aussi y applique-t-on la plupart des révulsifs , comme les bains chauds , les sinapismes , etc. Ces moyens sont spécialement utiles dans les affections cérébrales.

On a vu souvent des individus qui avaient marché sur un lieu froid nu pieds être pris de coliques, qui cessaient par le réchauffement de ces parties.

Les sympathies de la peau, et surtout de celle des extrémités avec le système nerveux en général , est très-remarquable dans les pays chauds , où l'on voit assez souvent la plus légère piqure de ces parties produire le tétanos.

La sympathie de la peau avec le pharynx est telle, qu'en appliquant des linges mouillés sur cette surface , on fait cesser la soif. L'angine est souvent produite par le refroidissement de la plante des pieds. Presque tous les exutoires appliqués aux extrémités inférieures , les ulcères de ces parties, qu'on supprime, sont ordinairement suivis de quelque trouble dans la respiration. Il en est de même de la suppression d'une dartre : la peau exerce la plus grande influence sur les organes génitaux ; aussi la plupart des affections cutanées les excitent, et ont même quelquefois donné lieu au satyriasis.

Organes locomoteurs.

Les sympathies de ces parties sont plus nombreuses en maladie qu'en santé. Elles s'influencent réciproquement ; car lorsqu'une douleur existe dans une articulation , elle se porte dans les autres : c'est ainsi que la goutte et le rhumatisme articulaire , commençant d'abord par un article , gagne successivement tous les autres ; la luxation spontanée du fémur cause des douleurs vives dans le genou correspondant. On a vu l'entorse accompagnée de mouvements convulsifs , et même de tétanos.

Les parties contenues dans le bassin ont la plus étroite liaison avec les lombes , au point que celles-ci souffrent lorsque la vessie , le rectum ou l'utérus sont enflammés ; et que , quand le rhumatisme siège sur les lombes , il y a strangurie , ténésme , souvent chaleur à l'utérus.

On peut voir dans le rhumatisme l'influence du système musculaire sur l'estomac , le cerveau , les poumons , les intestins , qui deviennent le siège d'une foule d'altérations. La digestion se fait mal , souvent le délire survient ; il se développe des coliques , la respiration et la circulation sont accélérées. Lorsque le rhumatisme est très-intense , les plus grands désordres se manifestent. La goutte a une influence toute particulière sur l'estomac ; aussi ce viscère est-il continuellement affecté chez les gouteux ; elle en a une très-grande sur le cerveau , et ces derniers deviennent irascibles : la goutte a quelquefois donné lieu à des calculs rénaux. J'ai vu un malade affecté de rhumatisme musculaire aux épaules et aux cuisses , chez lequel une douleur telle existait aux reins , et qui était tourmenté d'une telle chaleur à l'urètre quand il rendait son urine , qui était peu abondante , qu'on aurait dit qu'il avait une affection des voies urinaires.

Les inflammations des os sont très-souvent suivies des plus grands troubles dans l'économie , quoique pendant la vie ces parties ne manifestent aucune sensibilité.

*Organes urinaires.**Reins.*

L'inflammation de l'un d'eux produit souvent dans l'autre une diminution ou une suppression de sécrétion de l'urine. On a aussi vu la sécrétion de l'un d'eux suspendue, celle de l'autre augmenter.

Les reins qui, dans l'état de santé, n'ont aucun rapport sensible avec l'estomac, produisent, quand ils sont enflammés, le vomissement. La néphrite donne lieu aussi à la constipation, au gonflement des intestins, et à la colique.

Une ardeur à l'extrémité de l'urètre, de fréquentes envies d'uriner, accompagnent la présence d'un calcul dans le bassin et dans l'urètre.

Quand une pierre est engagée dans un des uretères, il arrive quelquefois que le testicule du même côté est retiré, ou remonte en haut; il est aussi douloureux quand le malade est debout. La néphrite est ordinairement accompagnée de douleurs intolérables dans les lombes, et de chaleur intolérable dans toutes les parties contenues dans le bassin.

Vessie.

La difficulté d'uriner produit le ténesme, les épreintes, et *vice versa*.

Vhyt a vu un cas remarquable chez un malade atteint d'ulcère à la vessie; tandis que l'urine coulait, non-seulement il ressentait une douleur vive au bout de la verge, mais cette douleur descendait le long des cuisses et des jambes, et se faisait sentir à la plante des pieds, comme s'il eût tenu ses pieds nus sur des charbons ardents.

Le calcul vésical occasionne une douleur à l'extrémité du gland, le ténesme, et une excrétion involontaire d'urine.

Baglivi rapporte qu'une strangurie faisait cesser un asthme, et que celui-ci reparaissait dès que la strangurie cessait.

Le priapisme est souvent sympathique d'un calcul dans la vessie.

Tissu cellulaire.

Il n'a presque pas de sympathies propres ; il n'est pas en rapport avec les grandes fonctions ; et si elles l'influencent , ce n'est que passivement. C'est de cette manière qu'il s'infiltré dans les obstacles à la circulation ; il ressemble sous ce rapport aux membranes séreuses.

Cependant on a quelquefois observé la cessation d'une hémorrhagie , suivie d'une irritation du tissu cellulaire ; mais ce cas est rare. Il n'y a que celui qui contient une grande quantité de nerfs et de vaisseaux sanguins qui exerce sur les autres parties une assez grande influence ; tel est l'index dans le panaris , et la plupart des organes parenchymateux.

Cependant , lorsqu'un énorme phlegmon occupe une partie du corps , il donne lieu à une fièvre très-intense , souvent à des vomissemens considérables , quelquefois au délire. Ainsi cette partie de l'économie n'exerce de sympathies un peu remarquables que quand elle est fortement irritée , ce qui dépend du peu de sensibilité dont elle jouit.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Ophthalmiâ laborantem , alvi profluvio corripì , bonum. *Sect. 6, aph. 17.*

II.

Mulieri sanguinem evomenti , menstruis erumpentibus , solutio fit. *Sect. 5, aph. 32.*

III.

Mulieri menstrua si velis cohibere , cucurbitam quàm maximam ad mammas appone. *Ibid., aph. 50.*

IV.

Duobus laboribus simul abortis , non in eodem loco , vehementior obscurat alterum. *Sect. 2, aph. 46.*

V.

Quibus perscissum fuerit cerebrum , his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Sect. 5, aph. 50.*

VI.

Lassatis per febres , ad articulos et circa maxillas maximè , abcessus fiunt. *Sect. 4, aph. 31.*

VII.

Vocis defectiones cum virium exsolutione , alto stupore (catochon vocant) detentis , perniciem minatur. *Prorrh., lib. 1, aph. 98.*

VIII.

Erysipelas foràs effusum introverti , minimè bonum ; at ab interioribus foràs , bonum. *Sect. 6, aph. 25.*

IX.

Deliria quæ cum risu fiunt , tutiora : at quæ seriò , periculosiora. *Ibid., aph. 53.*

